UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

Illustration du mythe de la caverne de Platon dans les proverbes kirundi, à la récherche d'une théorie de la connaissance à travers les proverbes.

Niyongere, Brigitte; SOUS LA DIRECTION DU Pr. Liboire KAGABO

2018
UB, Faculté des lettres et sciences humaines
https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/1139

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

UNIVERSITE DU BURUNDI

FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT DES LANGUES ET LITTERATURES AFRICAINES

ILLUSTRATION DU MYTHE DE LA CAVERNE DE PLATON DANS LES PROVERBES KIRUNDI.

A la recherche d'une théorie de la connaissance à travers les proverbes.

Par

Brigitte NIYONGERE

SOUS LA DIRECTION DU

Pr. Liboire KAGABO

Mémoire présenté et défendu publiquement en vue de l'obtention du grade de « **Licenciée** en Langues et Littératures Africaines ».

Bujumbura, Mai 2018

DEDICACE

A mon regretté père,

A ma chère mère,

A mon frère et sa famille,

A mes sœurs,

A mes frères et sœurs en Christ,

Je dédie ce mémoire

REMERCIEMENTS

Je trouve que les mots sont trop faibles pour traduire les sentiments de profonde gratitude que je me dois d'adresser aux personnes qui ont contribué à la réalisation de ce travail.

Que mes remerciements trouvent audience auprès du Professeur Liboire KAGABO. Il a dirigé ce travail avec patience et compréhension. Ses conseils judicieux m'ont été d'une importance capitale. Il m'a fait la courte échelle en guidant mes pas titubants.

Je remercie également les professeurs du Département des Langues et Littératures Africaines. Ils m'ont donné une formation tant intellectuelle qu'humaine.

Ma gratitude est adressée aux familles Cédric NDORIMANA, en qui je reconnais le rôle d'un frère et d'un père de famille, Fidèle NDAYIHIMBAZE, Audace BANYANKIRUBUSA, Valentin KAJABWAMI, RUNDITSE, Georges NIYONZIMA, Marc NKENGURUTSE et à toute la famille MWEMERABUGABO. Leur affection m'a édifiée et leur coup de main inoubliable a allégé mon fardeau.

Aussi, il m'est agréable d'exprimer ma profonde gratitude à Mademoiselle Florette KANEZA et à tous ceux qui, de près ou de loin m'ont soutenue par leurs prières et par leur sympathie.

On n'a jamais fini de régler sa dette de reconnaissance à ses amis. Je vous porte dans mon cœur.

SIGLES ET ABREVIATIONS

S.K. : Sagesse Kirundi

P.S. : Paroles de Sagesse

P.R. : Proverbe du Rwanda

P.U.F. : Presses Universitaires de France

U.B. : Université du Burundi

L.L.N. : Louvain La Neuve

U.C.L : Université Catholique de Louvain

LE SYSTEME TONAL

' : Ton haut

¨: Ton double

- : Ton bas

ˆ : Ton haut antérieur

ˇ : Ton haut postérieur

RESUME

Les hommes sont dans la caverne, depuis leur enfance, enchaînés par le cou et par les jambes. Ils n'ont comme connaissance que les images qui se montrent à eux sur les parois de cette caverne. Ils ignorent l'existence d'objets réels.

L'ignorance de son ignorance est beaucoup plus dangereuse que l'ignorance elle-même. La sécurité se trouve alors dans la connaissance et surtout la connaissance de la vérité ; la connaissance du réel selon Platon.
Pour avoir accès à cette connaissance, Platon montre qu'il faut d'abord prendre conscience de cette ignorance. Cela permettra à se libérer de ses croyances, de ses opinions qui aident à s'enfermer de plus en plus dans la prison des fausses images, des ombres de la vérité. Abandonner alors ses habitudes au profit des nouvelles est un processus très exigent qui demande même plus d'efforts.

Pour réussir, Platon a utilisé le mythe de la caverne où il montre de façon imagée le passage d'un monde sensible (le monde des images, du changement, du devenir) au monde intelligible (le monde des idées, des formes intelligibles, éternelles).
En ce qui est des proverbes Kirundi, ils ont été soumis à une analyse sémantique pour vérifier s'ils correspondent effectivement à la théorie de la connaissance de Platon. Cette analyse a été faite en rapprochant les proverbes de la connaissance des différentes étapes du mythe de la caverne de Platon et en cherchant les verbes correspondants dans les proverbes Kirundi.
Une comparaison de ces proverbes avec le mythe de la caverne a été faite également en portant des connaissances les plus pauvres (l'ignorance et la croyance) pour arriver aux connaissances les plus riches (la pensée discursive et la pensée dialectique).

Le recours aux proverbes Kirundi a montré que le Murundi lui aussi connaît ce qui est vrai, ce qui est réel. Avec ces proverbes, la théorie de la connaissance développée dans le mythe de la caverne a été très bien illustrée suivant ses différentes étapes.

TABLE DES MATIERES

DEDICACE ..... **i**

REMERCIEMENTS ..... **ii**

SIGLES ET ABREVIATIONS ..... **iii**

LE SYSTEME TONAL ..... **iii**

RESUME ..... **iv**

TABLE DES MATIERES ..... **v**

0. INTRODUCTION GENERALE **1**

0.1. Motivation du choix du sujet 2

0.2. Objectif de la recherche 3

0.3. Délimitation du sujet 4

0.4. Problématique 4

0.5. Les hypothèses 4

0.6. Méthodologie 5

0.7. Difficultés rencontrées 6

0.8 Articulation du sujet 7

CHAPITRE I. LE MYTHE DE LA CAVERNE DE PLATON **8**

I.0. Introduction 8

I.1. Définition 8

I.2. Le mythe de la caverne de Platon 9

I.3. Explication du Mythe de la caverne par l'analogie de la ligne..... 11

I.3.1 Définition..... 11

I.3.2. l'analogie de la ligne se présente comme suit: 11

I.4. Le mythe de la caverne et la théorie de la connaissance 12

I.4.1. Le monde sensible 12

1.4.1.1. Deux segments du monde sensible 12

1.4.1.2. Les degrés de la connaissance liés au monde sensible. 13

1.4.1.3. La connaissance commune aux images et aux objets: l'opinion 14

I.4.2. Le monde intelligible. 15

I.4 2.1.Deux segments du monde intelligible..... 16

I.4.2.2 Les degrés de connaissances liées au monde intelligible. 17

1.4.3 Au-delà des idées : l'Idée du Bien 18

CHAPITRE II. LES PROVERBES KIRUNDI ET LA CONNAISSANCE..... 22

II.0. Introduction..... 22

II.1. Présentation des proverbes en général 23

II.1.1. Définition du proverbe 23

II.1.2. Les circonstances d'énonciation d'un proverbe 25

II.1.3. Le rôle des proverbes dans le discours..... 26

II.1.4. Qu'est-ce que la pensée des barundi ?..... 27

II.1.5. Le proverbe comme discours de connaissance et de sagesse..... 28

II. 2. Le corpus..... 29

II.2.1. Corpus vaste..... 31

II.2.2. Le corpus resserré..... 46

II.3. Du mythe de la caverne de Platon aux proverbes kirundi sur la connaissance..... 57

II.3.1. Analyse sémantique..... 57

II.3.1.1. Les connaissances les plus pauvres..... 57

II.3.1.2. Les connaissances les plus riches..... 68

CHAPITRE III : UNE THEORIE DE LA CONNAISSANCE A PARTIR DES PROVERBES KIRUNDI OU COMPARAISON AVEC LE MYTHE DE LA CAVERNE..... 81

III.1. La connaissance liée aux images : Ignorance..... 81

III.2. La connaissance liée aux objets sensibles : La croyance..... 84

III.3. La connaissance liée aux mathématiques : La pensée discursive..... 88

III.4. La connaissance liée aux idées : La pensée dialectique..... 90

CONCLUSION GENERALE..... 95

BIBLIOGRAPHIE..... 98

0. INTRODUCTION GENERALE

> *« C'est cela plutôt que je crois : qu'en effet il n'y ait pas de plus important objet d'étude que la nature du bien, c'est une chose au moins que tu as souvent entendue car c'est précisément en recourant à cette nature que tout action juste ou autre action analogue en viennent à rendre service et à être utiles. »*[1]

L'ignorance de son ignorance est beaucoup plus dangereuse que l'ignorance elle-même. La sécurité se trouve alors dans la connaissance et surtout la connaissance de la vérité : la connaissance du beau, du bon et du réel selon Platon.

Pour avoir accès à cette connaissance, Platon montre qu'il faut d'abord prendre conscience de cette ignorance. Cela permettra de chercher à se libérer de ses croyances, de ses opinions qui aident à s'enfermer de plus en plus dans la prison des fausses images, des ombres de la réalité. Abandonner alors ses anciennes habitudes au profit des nouvelles est un processus très exigent qui demande même plus d'efforts.

C'est ainsi que, pour réussir, Platon a utilisé ce mythe de la caverne où il montre de façon imagée le passage d'un monde sensible (le monde des images) au monde intelligible (le monde des idées).

Dans cette caverne se trouvent des prisonniers enchaînés dès leur enfance et qui n'ont connaissance que des ombres des objets préfabriqués qui sont projetées sur sa paroi. En sortant de la caverne, ils doivent souffrir de tous les maux à cause des mouvements et de l'éblouissement à la vue de la lumière et même le soleil en soi et voir les objets réels. Leur voyage ne doit pas s'arrêter là (parce qu'ils croient savoir : c'est leur opinion). Par l'intervention de l'âme, ils doivent franchir le monde des idées car c'est là où se trouve la vraie connaissance. Par la réminiscence, l'âme se souvient des idées qu'elle aurait contemplées avant de descendre dans le corps. Cette connaissance n'est pas un trésor individuel, mais les prisonniers qui l'ont reçu sont obligés de la partager avec leurs anciens camarades quel que soit le traitement qu'ils pourront subir. Les proverbes kirundi peuvent – ils illustrer ce mythe de la caverne de Platon ? Seront – ils efficaces dans la représentation de la théorie de la connaissance ?

---

[1] Platon, *La République*, Livre VI, [505a]

Dans notre travail, nous aimerions montrer comment les proverbes kirundi peuvent illustrer ce mythe de la caverne de Platon. En d'autres termes, nous allons chercher à découvrir la théorie de la connaissance dans ces proverbes.

Les proverbes comme les mythes sont des textes de style oral que seuls les gens qui ont connaissance de la tradition sont capables de les utiliser pour avoir un sens. Les proverbes kirundi sont un des moyens par lequel le Murundi passe pour chercher à atteindre la vérité et de la communiquer à autrui dans le dialogue voire dans le discours.

Ainsi, l'originalité de notre recherche consiste à interroger le genre parémiologique (surtout les proverbes kirundi) sur les idéaux de connaissance qu'il renferme par rapport à d'autres genres.

Cependant, avant d'atteindre notre but, qu'il nous soit permis, dans cette introduction, de présenter les raisons du choix du sujet, la problématique, les hypothèses et l'objet défini.

0.1. Motivation du choix du sujet

Beaucoup de gens sont enfermés dans une prison appelée ignorance mais ces derniers l'ignorent. Ce sujet nous intéresse alors, dans la mesure où nous allons chercher, avec Platon, comment sortir de cette ignorance, comment accéder à la connaissance.

Par le mythe de la caverne, Platon est parvenu à rendre imagée et visuelle la sortie de cette ignorance. Cette dernière n'est pas chose facile puisqu'on doit se défaire des préjugés ou opinions toutes faites. La sortie de la caverne représente le fait que lorsqu'on commence à réfléchir, à penser, on repère ce qui est réel de ce qui est apparent ou illusoire : on atteint la région du connaissable où règne le bien.

Nous sommes également motivés par la méthode que Platon a utilisée pour délivrer ses concitoyens de l'ignorance : la dialectique. Cette dernière passe par la pratique du dialogue. C'est-à-dire la capacité de s'interroger soi-même avec rigueur pour sortir des faux – semblants et des idées reçues.

En tournant le regard sur notre société burundaise, et en interrogeant notre tradition, nous avons constaté que parmi les genres littéraires kirundi, le genre parémiologique présente un grand

intérêt. Comme dans le mythe de la caverne, le proverbe est aussi fait d'images ayant une signification éclairante.

En plus, le proverbe kirundi (Umwibutsa, Umugani) est le moyen le plus efficace pour véhiculer la pensée du Murundi en désignant ce qui est réel, ce qui est vrai. « Le mugani a donc comme essence de désigner l'être – là, de référer à ce qui est, au réel et il n'est Umugani que dans sa seule désignation du réel, dans sa seule référence au Da-Sein. Ou, pour le Murundi, le réel c'est ce qui est là, quelque part, ikiriho. Ce qui est là, c'est le vrai ikintu c'ukuri : la chose de vérité. »[2]

Le proverbe n'est jamais employé à vide ; il est toujours prononcé dans un contexte donné dans l'intention précise de provoquer ou de modifier le comportement de l'auditeur.

De plus, au Burundi, les proverbes comportent une valeur culturelle et pédagogique sans égal. Toute vertu est décrite et tout défaut tant personnel que social y est stigmatisé. Tout comme dans le mythe de la caverne, l'ignorance, les croyances (ou illusions) sont blâmées.

Le proverbe a en outre un impact non moins négligeable sur l'esprit du murundi. Comme le dit RODEGEM, « le proverbe est un argument massu auquel personne ne résiste. »[3] Cet impact a également orienté notre choix de ce sujet.

0.2. Objectif de la recherche

Notre objectif est de montrer que les proverbes kirundi peuvent illustrer « le mythe de la caverne de Platon » en représentant la théorie de la connaissance.

A la quête de la connaissance, Platon fait recours à la dialectique en faisant intervenir le mythe de la caverne. Dans ce travail, nous voudrions montrer que faisant recours au proverbe, le murundi peut connaître le réel.

En plus, nous voudrions, avec les proverbes kirundi, montrer combien notre patrimoine culturel est aussi riche que puissant dans la mesure où il est capable de faire penser l'homme à soi-même afin qu'il se libère des chaînes de croyances et d'images laissant place à la connaissance de la vérité.

---

[2] NTAHOMVUKIYE (Hilaire), *La fonction du proverbe dans la pensée des Barundi*, 1981, p.57
[3] RODEGEM (F.M), *Sagesse kirundi*, 1961. p.8

Enfin, nous aimerions faire un clin d'œil à la société burundaise actuelle qui a laissé les portes grandement ouvertes aux cultures étrangères, de prendre conscience pour pouvoir discerner ce qu'il faut garder de ces cultures sans toutefois étouffer la nôtre ce qui serait une autre caverne. Et nous en serons toujours prisonniers.

0.3. Délimitation du sujet

Le sujet lui-même montre ses limites. Nous parlerons de l' « Illustration du mythe de la caverne de Platon dans les proverbes kirundi ». Il ne s'agit pas du mythe en générale, ni de tous les proverbes kirundi. Seule la théorie de la connaissance de Platon et les proverbes kirundi pouvant illustrer cette théorie feront matière de notre travail.

Ce sujet ne sera traité que sous l'angle de l'anthropologie et de la philosophie. Comme nous ne ferons pas recours à l'enquête, la recherche se limitera aux documents écrits.

0.4. Problématique

Les prisonniers de la caverne sont contents de la situation dans laquelle ils vivent. Ils prennent comme réelles, les images projetées sur les murs de la caverne.

Pourquoi sont-ils contents de ce monde irréel alors que d'après Platon, les choses véritables se tiennent, en elles-mêmes, d'ailleurs, hors de la caverne ?

Pourquoi dans notre société burundaise, les gens se conduisent mal comme s'ils sont dans la caverne ou dans l'obscurité ?

0.5. Les hypothèses

Les hommes sont dans la caverne, depuis leur enfance, enchaînés par le cou et par les jambes. Ils sont hors d'état de tourner la tête. C'est pour cette raison qu'ils demeurent au même endroit. Ils n'ont comme connaissance que les images qui se montrent à eux sur les parois de la caverne.

Platon, lui, ayant l'Idée de connaissance, ne permettrait en aucun cas à ces gens d'y rester. Il a cherché à leur expliquer la situation dans laquelle ils se trouvent afin qu'ils prennent conscience et puissent chercher ce qui est réel, ce qui est vrai.

Nous avons alors formulé les hypothèses suivantes dans l'objectif de bien mener notre travail.

1°. Les prisonniers de la caverne peuvent retrouver la liberté ;

2°. Le monde sensible est le reflet du monde intelligible, donc les choses sensibles sont une copie des choses intelligibles.

3°. Les proverbes peuvent – ils illustrer la théorie de la connaissance ?

0.6. Méthodologie

Notre sujet de travail combine deux réalités de la pensée, à priori, très éloignées : « Le mythe de la caverne de Platon » et les « Proverbes kirundi ».

Pour rapprocher ces réalités, nous adoptons la méthodologie suivante :

Concernant le mythe de la caverne de Platon, nous l'avons utilisé tel quel. Nous nous sommes servi du texte « Les éditions Echos du maquis, 2011 »[4]. Le mythe de la caverne se trouve dans le Livre VII de La République [514a-521b].

Mais le mythe de la caverne est une illustration de la théorie de la connaissance de Platon qui se trouve dans le LivreVI de le République [506-511e].

Pour ce qui est des proverbes kirundi, trois grands ouvrages nous ont permis une recherche de complémentarité des proverbes sur la connaissance :

Les deux premiers sont de F.M. RODEGEM.[5] Il s'agit de :

- « Sagesse Kirundi», Tervuren, 1961.
  « Paroles de Sagesse au Burundi », Peeters, Leuven, 1983.

Le troisième a été écrit par deux auteurs, un Canadien, P. CREPEAU, et un Rwandais, S. BIZIMANA. Il s'intitule « Les proverbes du Rwanda », Tervuren, 1973[6]

[4] Platon, *La République. Traduit par Léon Robin*, Edition les Echos du Maquis, 2011
[5] RODEGEM F.M., - *Paroles de Sagesse au Burundi*, Peeters Leuven, 1983.
- *Sagesse Kirundi*, A.M.R.C., Tervuren, 1961.

A partir de ces trois corpus, nous avons d'abord identifié les proverbes ayant trait à la connaissance ; la liste retenue était longue. Nous avons alors réduit cette liste en ne retenant que les proverbes qui parlent de la connaissance de façon plus précise. Pour éviter la redondance, nous nous en sommes tenus aux seuls proverbes kirundi. Même pour ces derniers, nous avons privilégié ceux qui, à la première vue reflètent les différentes étapes de la connaissance tel que le mythe de la caverne l'établit. Le nombre de proverbes retenu était finalement de soixante-onze (71).

Dans une deuxième étape, nous avons regroupé les proverbes kirundi suivant les différents aspects de la théorie de la connaissance de Platon. Nous avons ensuite soumis chaque proverbe à une analyse sémantique pour vérifier s'il correspond effectivement à cet aspect de la théorie de la connaissance. Certains proverbes ont été alors abandonnés pour manque de pertinence.

Finalement, nous avons retenu un corpus de quarante-deux (42) proverbes qui ont été analysés suivant les différents aspects de la théorie de la connaissance du mythe de la caverne de Platon.

0.7. Difficultés rencontrées

La grande difficulté à laquelle nous avons fait face est celle de la documentation appropriée. Ce travail a été fait grâce aux sources écrites. Une grande partie d'ouvrages des anciens philosophes commencent à disparaître surtout dans la bibliothèque centrale de l'Université du Burundi.

La traduction constitue aussi un problème à ne pas perdre de vue. Il y a en effet des difficultés multiples à transposer un message d'une langue à une autre. Comme on le dit en italien, « traduttore traditore », traduire c'est trahir. Et Jean Baptiste NTAHOKAJA le souligne fort bien :

> *« C'est un fait que le texte original, en se pliant aux structures d'une autre langue, sacrifie une partie de sa saveur faite des images évocatrices de réalités locales, de raccourcis expressifs, de telles constructions et de la tournure d'esprit de l'auteur ou de la culture qu'il incarne, ou encore des aspirations symbolisées par l'idéal du moment. »*[7]

---

[6] CREPEAU P. et BIZIMANA S., *Proverbes du Rwanda*, Tervuren Belgique, 1979.

[7] NTAHOKAJA (J.B.), « **Les problèmes de la traduction** » (Exposé), Séminaire de Kirundi organisé à l'intention des professeurs de Kirundi de l'enseignement secondaire du 21 au 24 décembre 1981. In Icegeranyo c'înâma

0.8 Articulation du sujet.

Le sujet est composé de trois chapitres.

Le premier nous parle du mythe de la caverne de Platon

Le second s'occupe des proverbes kirundi et la connaissance

Le dernier chapitre va développer la théorie de la connaissance à partir des proverbes kirundi.

ishimíkīsha inyígīsho y'íkirŭndi mu mashŭre y'isūmbuye. Ministère de l'Education National. Bureau d'Etudes des Programmes de l'Enseignement Secondaire, Bujumbura 21-24 décembre 1981. p.55

CHAPITRE I. LE MYTHE DE LA CAVERNE DE PLATON

I.0. Introduction

Platon, voulant expliquer sa théorie de la connaissance, a dû passer par un moyen qui lui semble efficace : le mythe de la caverne. Les gens de son époque, habitués aux mythes, pourraient mieux comprendre cette théorie illustrée par un mythe.

Ainsi, dans son mythe de la caverne, Platon distingue deux mondes : le monde sensible et le monde intelligible .Le monde sensible est l'image du monde intelligible et est connu au moyen de nos sens. Il est le monde de l'illusion (ou la connaissance liée aux images) et celui des croyances (ou la connaissance liée aux objets sensibles). Il est changeant, il n'est pas stable.

Quant au monde intelligible, il est le monde des choses réelles et vraies .Il est accessible à la pensée. C'est le monde des idées et grâce à l'idée, nous connaissons donc l'essence de la chose. Pour Platon, il faut cherche à l'atteindre car c'est là même où règne la connaissance, la réalité des choses.

I.1. Définition

Dans le dictionnaire vocabulaire technique et critique de la philosophie le mythe est défini comme un récit fabuleux d'origine populaire et non réfléchies, dans lequel des agents impersonnels, le plus souvent les forces de la nature sont présentées sous formes d'êtres impersonnels, dont les actions ou les aventures ont un sens symbolique.

C'est aussi une exposition d'une idée ou d'une doctrine sous une forme volontairement poétique et narrative, où l'imagination se donne carrière, et mêle ses fantaisies aux vérités sous-jacentes.

Selon Mircea Eliade[8], il serait difficile de trouver une définition du mythe qui soit acceptée par tous les savants et soit en même temps accessible aux non-spécialistes. D'ailleurs, est-il possible de trouver une seule définition susceptible de couvrir tous les types et toutes les fonctions des mythes, dans toutes les sociétés archaïques et traditionnelles? *« Le mythe est une réalité culturelle extrêmement complexe, qui peut être abordé et interprété dans les perspectives multiples et complémentaires. »*

[8] Mircea Eliade, *Aspects des mythes*, 1963 p 16

Force est de savoir qu'un mythe est une légende orale qui appartient à un fond si ancien que l'on ne peut en fixer l'origine. Les mythes sont communs à toutes les cultures et traduisent les réponses que les peuples apportent aux grandes questions insolubles.

I.2. Le mythe de la caverne de Platon

La caverne se définit comme une cavité naturelle souterraine, fermée de tous côtés à l'exception d'une étroite ouverture et creusée dans une roche (le plus souvent en calcaire).

Les cavernes se trouvent partout dans le monde et sont fréquentes dans les sociétés à tradition orale où elles sont beaucoup évoquées dans les récits fabuleux.

Le mythe de la caverne est une allégorie qui illustre la situation de l'homme par rapport à la connaissance et à l'ignorance.

Supposons des captifs enchainés cous et jambes dans une demeure souterraine, le visage tourné vers la paroi opposée à l'entrée, incapables de faire des mouvements suite à ces liens. Cette demeure est éclairée par un feu qui brûle en haut et loin, derrière eux et entre le feu et les captifs, passe une route en travers de laquelle un muret a été élevé de la même façon que la cloison que les marionnettistes placent devant les hommes et par-dessus de laquelle ils montrent leur merveille, derrière ce mur passe des hommes pourtant toutes sortes d'objets fabriqués : des statuts d'hommes, d'animaux,...en bois, en pierre. Parmi ces hommes, les uns parlent et les autres se taisent.

De ces objets, les prisonniers ne voient que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la demeure en face d'eux. De même, ils n'entendent que les échos des paroles qu'échangent les porteurs. Habitués depuis leur enfance à contempler ces vaines images, à écouter ces sons confus dont ils ignorent l'origine, ils vivent dans un monde de fantômes qu'ils prennent pour réalités.

Soudain, l'un d'entre eux est délivré de ses chaînes et est contraint de retourner la tête, de marcher et de regarder la lumière, à chacun de ses mouvements, il souffre et l'éblouissement le rend incapable de distinguer les choses à peu près réelles qu'on lui montre tout en considérant comme vraies ce qu'il a vu dans sa demeure : il cherche à reposer ses yeux dans l'ombre qui ne le blessait pas. Tiré jusque hors de sa demeure souterraine (la caverne), le prisonnier est beaucoup

ébloui par la lumière du soleil et non plus ne peut voir un seul des objets qu'on lui présente. Cependant, peu à peu ses yeux s'accoutument à la lumière et ils commencent à regarder d'abord les ombres, ensuite les reflets des hommes et des autres êtres réfléchis dans l'eau et après les êtres eux-mêmes (les objets). Plus tard, il regardera la lumière des astres et finalement c'est le soleil lui-même qu'il contemplera.

C'est alors qu'il réalise que sa vie antérieure n'était qu'un rêve sombre. Il se loue lui-même de bonheur de ce changement mais il a pitié de ses anciens compagnons de la prison. Ainsi par amour, il y redescend pour leur expliquer l'erreur qu'ils commettent à prendre pour réalité ce qui n'est qu'illusion ; qui l'écoutera sans rire, qui donnera créance à sa révélation ? Ils le traiteront de fou et iront jusqu'à le menacer de mort.

Le mythe de la caverne expose, en termes imagés les conditions d'accession de l'homme à la connaissance de la réalité. Platon nous montre qu'il faut un travail consistant et des efforts :

« *Quand l'un de ces hommes aura été délivré et forcé soudainement à se lever, à tourner le cou, à marcher, à regarder du côté de la lumière ; quand, en faisant tout cela, il suffira ; quand, en raison de ses éblouissements, il sera impuissant à regarder les dits objets, dont autrefois il voyait les ombres…* »[9]

Platon veut, par-dessus tout nous faire comprendre la nature du Bien.

« *Voilà en tout cas comment se présente l'évidence de ce qui, à cet égard , est évident pour moi : dans la région du connaissable , tout au bout, la nature du bien, qu'on a de la peine à voir , mais qui, une fois vue…apparait au raisonnement comme étant en définitive la cause universelle de toute rectitude et de toute beauté ; dans le visible , génératrice de la lumière et du souverain de la lumière étant de même souveraine dans l'intelligible , dispensatrice de vérité et d'intelligence ; à quoi j'ajoutais qu'il faut l'avoir vue si l'on veut agir sagement, soit dans la vie privée soit dans la vie publique.*»[10]

[9] Platon, *La République*, Livre VII [515c6-d]
[10] Platon, *La République*, Livre VI [515c7-d1]

I.3. Explication du Mythe de la caverne par l'analogie de la ligne.

I.3.1 Définition

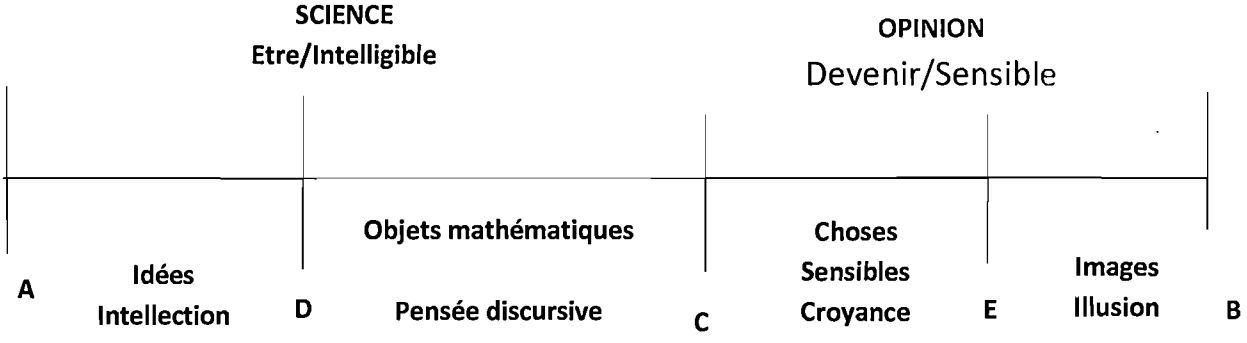
L'analogie est définie comme un rapport existant entre des choses ou entre des personnes qui présentent des caractères communs.

En philosophie se dit particulièrement de mots ou des termes qui, appliqués à des choses différentes, ne sont pas univoques ; n'ont pas une signification identique c'est-à-dire n'ont pas des significations tout à fait différentes. Mais ont une signification qui est à la fois la même et différente[11].

Quant à l'analogie de la ligne, elle est une analogie de Platon représentant sous la forme d'une ligne segmentée qui montre les différentes formes de la connaissance et leur rapport d'imitation.

Cette ligne est coupée en deux parties. L'une représentera le monde sensible et l'autre le monde intelligible. Ensuite on coupe de nouveau chacune de ces moitiés en deux parties. La première moitié du monde sensible représentera les ombres et les images des objets matériels et la seconde moitié ces objets eux-mêmes. La première moitié du monde intelligible représentera les réalités évidentes (objets mathématiques) et la seconde moitié les idées.[12]

I.3.2. l'analogie de la ligne se présente comme suit:



[11] Paul FOULQUIE, *Dictionnaire de la Langue philosophique*, PUF, 1992, p.29

[12] Platon, *La République*, Livre VII [517b7-c6]

$$\frac{AC}{CB} = \frac{AD}{DC} = \frac{CE}{EB}$$

Platon nous montre que nos opinions sont l'équivalent des images parfois trompeuses que nous constatons dans le monde sensible, alors que notre science représente les objets eux même dans le monde intelligible.

L'analogie est alors un des outils que possède l'âme pour relier deux mondes : le monde sensible et le monde intelligible. Platon utilise l'image d'une ligne pour développer cette analogie entre le monde sensible accessible aux sens et le monde intelligible accessible à la pensée.

I.4. Le mythe de la caverne et la théorie de la connaissance

I.4.1. Le monde sensible

C'est le monde des choses sensibles. Ces dernières ne sont pas la réalité véritable mais une apparence, une ombre, une copie des choses intelligibles seules vraies, seules réelles. Le monde sensible est aperçu par les sens. Nous en sommes prisonniers.

Platon distingue deux segments de ce monde auxquels correspondent deux degrés de connaissance.

1.4.1.1. Deux segments du monde sensible

> « *Sur ce, prends par exemple, une ligne sectionnée en deux parties, que sont deux segments inégaux ; sectionne à nouveau, selon le même rapport, chacun des deux segments, celui du genre visible comme celui du genre intelligible. Ainsi, eu égard à une relation réciproque de clarté et d'obscurité, tu obtiendras, dans le visible, ton deuxième segment, les copies : par copies, j'entends premièrement les ombres portées, en second lieu les images réfléchies sur la surface de l'eau ou sur celle de tous les corps qui sont à la fois compacts, lisses et lumineux, avec tout ce qui est constitué de même sorte. Je suppose alors que tu me comprends. Pose alors l'autre*

segment auquel ressemble celui-ci, les animaux de notre expérience et, dans son ensemble, tout le genre de ce qui se procrée et de ce qui se fabrique. »[13]

a)Les ombres et leurs reflets : Les images

« *Dès lors, les hommes dont telle est la condition ne tiendraient, pour être le vrai, absolument rien d'autre que les ombres projetées par les objets fabriquées* »[14]

Les prisonniers de la caverne, privés de tout mouvement parce que enchaînés cous et jambes ne voient que ces ombres et bien sûr grâce à une faible lueur venant d'un feu allumé au loin derrière eux.

b) Les choses sensibles

« *Il aurait donc, je crois, besoin d'accoutumance pour arriver à voir les choses d'en haut. Ce sont les ombres que d'abord il regarderait le plus aisément, et, après sur la surface des eaux le simulacre des hommes aussi bien que des autres êtres ; plus tard, ce serait ces êtres eux-mêmes. A partir de ces expériences, il pourrait pendant la nuit, contempler les corps célestes et le ciel lui-même, fixer au regard la lumière des astres, celle de la lune, plus aisément qu'il ne le ferait, de jour, pour le soleil comme pour la lumière de celui-ci* ».[15]

1.4.1.2. Les degrés de la connaissance liés au monde sensible.

a) L'illusion ou la connaissance liée aux images.

L'illusion correspond aux images qui sont des images et des reflets des choses. Le prisonnier de la caverne est fasciné par ce qu'il perçoit spontanément sur les parois de la caverne, devant lui.

« *Dès lors, les hommes dont telle est la condition ne tiendraient par être vrai, absolument rien d'autre que les ombres projetées par les objets fabriqués.*»[16]

---

[13] Platon, *La République*, Livre VI [509d8-510a8]
[14]Platon, *La République*, Livre VII [515c]
[15]Platon, *La République*, Livre VII [516a5-b2]
[16]Platon, *La République*, Livre VII [515c1]

Libéré de ses chaînes (mais toujours dans la caverne), le prisonnier n'est pas encore parvenu à bien distinguer les choses. Suite aux douleurs causées par ses mouvements, il préfère prendre pour vraies, les ombres auxquelles il est habitué[17] .

b) La croyance ou la connaissance liée aux objets sensibles

Elle correspond aux objets du monde visible (sensible) : les plantes, les hommes, les animaux, ...

Etant sorti de la caverne, le prisonnier ; par accoutumance a pu voir les objets qu'il ne connaissait auparavant que les ombres et même le reflet du soleil qui illumine ces objets. Il est content.

Toutefois, il faut savoir qu'il n'a pas encore atteint la vraie connaissance. Platon a voulu, par le dialogue, distinguer le vrai du faux. Nous sous-entendons que dans le dialogue, il y a des questions et des réponses. Le dialogue met les consciences sur un même horizon-la vérité-et permet ainsi que la vérité se fraie un chemin à travers le dialogue et l'échange.

1.4.1.3. La connaissance commune aux images et aux objets: l'opinion

L'opinion influence ou détermine les décisions, peu importe qu'elle soit juste ou fausse. Chacun a à priori, et sur toutes choses son opinion. Chacun voudrait que son idée soit universelle, et donc que la réalité y soit soumise. « *Ma vérité à moi, c'est ça la vérité* ». Chacun ayant midi à sa porte entend bien qu'il soit midi pour tout le monde : « *Uwubonye iwe izuba rirashe agira ngo burakeye* ».

> « *Que dis-tu là ? Ne t'es-tu pas rendu compte quelle laideur il y a toujours dans les opinions que le pouvoir n'accompagne pas ? Parmi elles, les meilleurs sont aveugles : Serait-ce ton avis qu'entre un aveugle qui suit le bon chemin, et celui qui a sur quelque chose une opinion vraie sans que celle-ci soit accompagnée d'intelligence, il y ait quelque différence à faire ?* »[18]

L'opinion fait partie du monde sensible et se fonde sur la sensation, qu'elle a même tendance à confondre avec la science. Mais cela n'empêche pas de dire que nos connaissances proviennent de nos sensations. Par exemple, nous pouvons dire : « *Cette eau est tiède* » et l'autre de dire :

[17]Platon, *La République*, Livre VII [515c5-e3]
[18]Platon, *La République*, Livre VII [516a5-b2]

« *elle est froide* » et à un troisième de dire : « *elle est chaude* ». Ce qui est connu par la sensation n'était donc que particulier. Il s'agit d'une première connaissance, directe, expérimentale. La sensation ne suffit pas à rendre fidèlement compte de tel ou tel.

Platon précise que la décision entre le visible et l'intelligible se fait selon une analogie : L'image est à l'opinion, ce que l'objet est à la science. Cela signifie que l'opinion ressemble à la science, mais qu'elle n'en est que son image et non pas sa réalité.

Cette réalité ne peut être connue qu'en passant à l'autre monde.

I.4.2. Le monde intelligible.

La connaissance sensible est limitée à ce qui est connue par le moyen des sens, la connaissance intellectuelle elle, atteint la nature universelle de tous les êtres du monde sensible. Tant que le réel ne nous apparaît que d'une manière incertaine, nous ne pouvons pas dire ce qu'il est.

C'est seulement dans la lumière des idées que l'homme saisit tout ce qui est habituel. Tout ce qu'on peut voir, entendre, calculer n'est jamais qu'un reflet de la puissance des Idées. Par l'Idée, nous connaissons donc ce que la chose est (son essence).

Dans le monde intelligible, les choses qui sont à la lumière du soleil sont l'image des Idées (de leur vérité). Le soleil lui-même symbolise l'Idée des idées, celle qui les rend seulement visible ; l'idée du Bien.

I.4 2.1.Deux segments du monde intelligible

> « *De cette façon: dans une des sections de l'intelligible , l'âme, traitant comme des copies les choses qui précédemment étaient celles que l'un imitait, est obligée dans sa recherche de partir d'hypothèses, en route non vers un principe, mais vers une terminaison ; mais, en revanche, dans l'autre section, avançant de son hypothèse à un principe anhypothétique, l'âme, sans même recourir à ces choses que justement dans la première section on traitait comme des copies, poursuit sa recherche à l'aide des natures essentielles, prises en elles-mêmes, et en se mouvant parmi elles* ».[19]

a) Les objets mathématiques

Outre l'existence des choses sensibles et des Idées, Platon admet celle des choses mathématiques (Nombres, Lignes, Solides...), qui sont des réalités intermédiaires, différentes d'une part des choses sensibles, en ce qu'elles sont éternelles et immobiles, et d'autres parts, des Idées, en ce qu'elles sont une pluralité d'exemplaires semblables, tandis que l'Idée est en elle ,même une réalité une, individuelle et singulière.

La pensée part des hypothèses, elle se sert comme autant d'images, des originaux du monde sensible et aboutit à une conclusion. Elle distingue les quadrilatères des autres formes géométriques[20] .

b) Les idées

La pensée part d'une hypothèse mais sans servir des images utilisées dans le premier cas et aboutit à un principe anhypothétique à l'aide des idées prises en elles-mêmes. Platon l'explique en faisant appel à la réminiscence qui consiste à se rappeler une connaissance que son âme avait contemplée dans une vie antérieure.

L'âme humaine étant immortelle, elle aurait contemplée des vérités éternelles avant de s'incarner dans une forme physique.

---

[19]Platon, *La République*, Livre VI [510b5]
[20]Platon, *La République*, Livre VI [510c]

I.4.2.2 Les degrés de connaissances liées au monde intelligible.

Comme aux deux segments du monde sensible correspondent deux degrés de connaissance, il en est de même que pour ceux du monde intelligible, il y correspond deux degrés de connaissance également.

a) La pensée discursive ou la connaissance liée aux mathématiques.

La pensée discursive, elle, consiste à tenir une proposition par une série de raisonnement successif. Elle correspond aux objets mathématiques.

Ici, l'âme fait recours aux hypothèses. Platon a fait beaucoup allusion à ceux qui travaillent sur la géométrie et aussi bien, des disciplines qui sont de la même famille que celle-ci.

> « *Eh bien ! Recommençons ! Après les explications que voici, tu comprendras en effet plus aisément. Ceux qui travaillent sur la géométrie, sur les calculs, sur tout ce qui est de cet ordre (tu dois, je pense, le savoir), une fois qu'ils ont posé par l'hypothèse l'existence de l'impair et du pair, celles des figures, celle de trois espèces d'angles, celle d'autres choses encore de même famille selon chaque discipline, procèdent à l'égard de ces notions comme à l'égard de choses qu'ils savent, les maniant pour leur usage comme des hypothèses, ils n'estiment plus avoir à en rendre nullement raison, ni à eux-mêmes, ni à autrui, comme si elles étaient claires pour tout le monde ; puis les prenant pour point de départ, par courant dès lors le reste du chemin, ils finissent par atteindre, en restant d'accord avec eux-mêmes, la proposition à l'examen de laquelle ils ont bien pu s'attaquer en partant* .»[21]

En parlant d'hypothèses, la pensée aboutit à une conclusion. Pour distinguer les nombres pairs des nombres impairs, il faut au moins savoir que les nombres pairs sont ceux qui sont multiples de deux. Il en est de même, après avoir séparé le triangle, on ne va pas placer dans la catégorie des triangles rectangles, les triangles isocèles ou équilatéraux.

[21]Platon, *La République*, Livre VI [510c1-d3]

b) La pensée dialectique ou la connaissance liée aux idées

Celle-ci correspond aux idées. Pour parvenir à l'idée qui correspond à l'essence de la chose considérée, elle rejette les hypothèses.

> « *Eh bien ! Comprends moi encore quand je parle de l'autre section de l'intelligible, celle qu'en atteint le raisonnement tout seul vertu du dialogue, sans employer les hypothèses comme si elles étaient des principes, mais comme ce qu'elles sont en effet savoir des points d'appui pour s'élancer en avant ; afin que en allant dans la direction du principe universel jusqu'à ce qui est anhypothétique, le raisonnement, une fois ce principe atteint par lui, s'arrachant à suivre tout ce qui suit de ce principe suprême, descendre ainsi inversement vers une terminaison, sans recourir absolument qui soit sensible, mais aux ratures essentielles qu'ils vient terminer sa démarche* »[22].

Pour Platon, les idées forment le noyau de la pensée. Quand nous disons d'une chose « *qu'est-ce que c'est* », il y a par exemple une multiplicité de chaises, de chiens, de portes, etc. Nous tenons alors de dépasser, une connaissance acquise par les sens pour aller vers une réponse plus fondamentale, qui fonde l'idée de toutes les chaises, de tous les chiens, de toutes les portes, universelle. On passe de description de la chose à la définition des choses de même nature.

La définition d'une vache ankolé découle de l'idée de vache. L'idée d'arbre est différente des manguiers, des citronniers, des cèdres, mais il revient à l'idée de ranger les manguiers, les citronniers et les cèdres dans la case de l'arbre. Selon Planton, l'idée est comme un lieu qui rassemble ce qui est identifiable. C'est l'être le plus profond de tout apparaître, le principe de toute connaissance, le modèle auquel la chose s'efforce de rassembler.

1.4.3 Au-delà des idées : l'Idée du Bien

Toutes les idées qui sont en notre âme, nous les possédons comme des dispositions. Platon pose l'âme comme immortelle. Il fut un temps où l'âme humaine était à la possession d'une substance éternelle. Cela implique qu'à ce moment, les âmes ont pu contempler toutes les idées constituant le patrimoine du savoir. Nous sommes nés avec des idées. Si bien que s'il arrive que notre esprit

[22]Platon, *La République*, Livre VI [511b3-C2]

soit traversé par un souvenir fulgurant de ce dont il a eu auparavant connaissance, alors la vérité surgit dans l'âme comme ressouvenir. L'âme a fait recours à la réminiscence. Cela a permis à Platon de dire :

> « *Or, ce que fait voir justement le présent langage, c'est qu'au-dedans de son âme chacun possède la puissance du savoir, ainsi que l'organe au moyen duquel chacun acquiert l'instruction ; et que, pareil à un regard supposé incapable, autrement qu'avec le corps tout entier, d'évaluer de ce qui devient, la conversion de cet organe jusqu'au moment où il sera enfin capable ,dirigé vers le réel, de soutenir la contemplation de ce qu'il y a dans le réel de plus lumineux. Or, c'est cela qu'est déclarons-nous le Bien. N'est-ce pas en effet ce que nous déclarons ?* »[23]

Platon a montré qu'un exposé sur ce que le Bien est en lui-même ferait éclater le cadre de la discussion, mais il montre le rejeton du Bien, qui en est une fidèle image. Ce que le soleil est au monde du devenir, l'Idée du Bien l'est au monde des formes éternelles et immuables. C'est elle qui donne aux objets connaissables leurs vérités ou intelligibles et aux sujets connaissant la puissance de connaître.

Elle est donc cause tant de l'intelligibilité que de la science. Tout en étant elle-même objet de savoir, elle est plus relevée que la science et l'intelligibilité. Ces deux dernières sont apparentées au Bien mais le Bien, dans sa propre nature doit être estimé encore davantage :

> « *s'il était correct de les tenir pour apparentés au soleil, admettre qu'ils soient le soleil lui-même manquant de correction ; de même ; ici encore, ce qui est correct, c'est que savoir et réalité soient, l'une et l'autre, tenus pour apparentés au Bien ; ce qui ne l'est pas, c'est d'admettre que n'importe lequel des deux soit le Bien lui-même ; la condition du Bien a droit au contraire d'être honoré à un plus haut rang !* »[24]

Ce qui de la part du Bien échoit aux objets intelligibles, ce n'est pas seulement le fait qu'ils soient connus, mais encore leur être et leur réalité et la dépasse en dignité et en puissance.

---

[23]Platon, *La République*, Livre VII [518c4-d1]
[24]Platon, *La République*, Livre VI [509a1-6]

> « *Et bien ! Pour les connaissances aussi, ce n'est pas seulement, disons-le d'être connus qu'ils doivent au Bien, mais de lui ils reçoivent en outre et l'existence et l'essence, quoique le Bien ne soit pas essence, mais qu'il soit encore au-delà de l'essence, surpassant celle-ci en dignité et en pouvoir* »[25]

CONCLUSION

En plus d'être une théorie de la connaissance, l'analogie de la ligne est aussi une théorie de la science ; elle permet de tracer une délimitation entre science et opinion, seuls les mathématiques et la philosophie ont accès à la réalité, alors que l'opinion n'a affaire qu'à l'image des choses, les choses étant des images de l'Idée (selon Platon).

Connaître la vérité, selon Platon, ne provient pas de l'activité de l'expérience mais de celle de l'âme. Il faut d'abord prendre conscience de son ignorance, c'est-à-dire prendre un certain recul par rapport à ses opinions ce qui n'est pas chose facile. Dans la pratique, on constate qu'il n'est pas aussi simple de se défaire de ses préjugés ou opinions toutes faites.

La sortie de la caverne représente le fait que, lorsqu'on commence à réfléchir, on prend une certaine distance par rapport à ses opinions et on apprend à distinguer ce qui est réel de ce qui est apparent ou illusoire. Le retour de la caverne quant à lui symbolique la confrontation des idées découvertes, à l'expérimentation quotidienne.

Cependant, Platon distingue deux mondes : le monde sensible et le monde intelligible. Le monde sensible est le monde du devenir, du changement. C'est une copie dégradée des idées qui sont du monde intelligible. Elles sont éternelles, c'est-à-dire qu'elles n'ont ni commencement ni fin.

Ces deux mondes ne sont néanmoins dissociés. En effet, les formes intelligibles participent dans le monde sensible. Ainsi les composantes du monde sensible sont les copies des formes intelligibles.

En somme, nous trouvons que les objets du monde sensible sont les ombres, les images reflétées des formes intelligibles. Ces derniers déterminent donc les représentations du monde sensible.

---

[25]Platon, *La République*, Livre VI [508b6-9]

Pour connaitre la vérité, l'homme doit élever son âme vers les formes intelligibles. Mais il est partagé entre sa raison, propre à l'âme, et les sens, attributs du corps. L'homme doit apprendre à libérer son âme, gardée prisonnière dans son corps. Donc il doit passer par la réminiscence qui est un acte qui consiste à remonter l'âme vers les formes intelligibles (qu'elle avait contemplées avant sa descente).

Pour appréhender cet apprentissage, Platon fait recours à la dialectique, méthode qui permet à l'homme de passer des apparences aux idées par l'intermédiaire du dialogue.

CHAPITRE II. LES PROVERBES KIRUNDI ET LA CONNAISSANCE.

II.0. Introduction

La connaissance se traduit en kirundi comme « Ubumenyi » ou « Ubwenge » (Intelligence), c'est le fait de connaître, c'est-à-dire posséder et pouvoir se rendre présente l'idée d'un objet de pensée. Est-ce que les proverbes kirundi peuvent – ils représenter la connaissance du peuple burundais ?

Les proverbes sont appelés « Imigani », mais ce terme renferme plusieurs notions : les fables, les paraboles, les mythes, les contes... Pour ce faire, nous pouvons prendre son synonyme « Imyĭbutsa » (Umwibutsa ou singulier) qui vient du verbe kwĭbutsa (rappeler, remettre en mémoire).

Umwĭbutsa (celui qui rappelle) serait donc un énoncé servant à réactualiser dans la mémoire des hommes un certain nombre d'expériences passées et une façon de les mettre en rapport avec des situations actuelles.

Le mwĭbutsa fait que l'on se remémore des choses vues, entendues, manipulées, observées ou dont on s'est tout simplement rendu compte. Cela montre que Umwibutsa traduit une réalité vécue.

/Umugáni ugana akarího/ (921 PS)

/Le proverbe narre ce qui est là/

« Le proverbe vise toujours des situations réelles »

Capter cette réalité n'est pas donc un jeu d'un esprit faible mais plutôt celui d'un esprit intelligent et qui, à son tour peut transmettre la connaissance de cette réalité.

Les proverbes font en outre partie des textes de style oral et sont un rappel évocateur de tradition. Comme le mythe de la caverne, les proverbes ont également un but didactique .Ils livrent des conseils, des réflexions sur la conduite des gens et sur le cours des évènements qui affectent l'existence humaine, les résultats de l'expérience commune, des données, des recettes, peut – on

dire, une ligne de conduite en un mot. Cet enseignement est d'autant plus facilement accepté qu'il se présente comme thème auquel il faut réfléchir.

II.1. Présentation des proverbes en général

II.1.1. Définition du proverbe

Jusqu'à nos jours, les tentatives de définition du proverbe causent un problème. On admet généralement que le proverbe est une sentence courte, stéréotypée et populaire fondée sur l'expérience et utilisée en vue d'instruire ou de corriger.

Cette définition n'a donc pas la précision suffisante pour distinguer le proverbe d'autres genres voisins car elle s'y applique également.

En effet, le proverbe renferme une réalité linguistique, littéraire et culturelle tellement complexe qu'il est difficile de trouver une définition complète du proverbe. MILNER, conscient de cette difficulté déclare ceci :

> « *La définition du proverbe est une tâche trop hardie pour qu'elle vaille la peine de s'y engager et même si par le bonheur nous arrivons à réunir en une seule définition tous les éléments essentiels et à donner à chacun l'importance qui lui revient, nous ne disposerions même pas d'une pierre de touche. Une qualité incommunicable nous révèle de deux phrases, l'une est un proverbe et l'autre ne l'est pas*»[26].

RODEGEM déclare ceci : « *Un code de savoir-vivre, un traité de morale, un guide de relation sociale, voilà ce que sont les migani*»[27].

AGBLEMAGNON définit ainsi le proverbe :

> « *Le proverbe eve apparaît comme une expérience condensée en formules, en parole strictement réglée, ne pouvant être utilisé que dans des cas précis, une parole, une formule dont le but est l'action, une parole qui se définit elle-même par rapport à un*

[26] MILNER, G.B, *De l'amertume des locutions proverbiales. Essai de taxinomie, un Homme*, (T.IX, n°3) (1969), p 51. Cité par NTAHOMVUKIYE (H) dans *Analyse philosophique du terme umutima dans les proverbes kirundi*, LLN 1981, p 57

[27] F.M RODEGEM, *Paroles de la Sagesse au Burundi*, 1983, p398

> *ordre très ancien dont elle se veut l'image, une parole qui introduit à la connaissance au sens large, une formule qui condense, résume, explique, commente la sagesse des anciens, une formule définissant des structures sociales, des types sociaux stéréotypés, des comportements sociaux.* »[28]

L'auteur nous parle du proverbe comme une expression visant la connaissance, la sagesse et la compréhension des structures sociales et les types de comportements humains dans la société.

Toutefois, nous ne pouvons laisser en arrière la définition de Mgr A. MAKARAKIZA car elle aussi révèle ce que c'est le proverbe kirundi :

> « *Le proverbe kirundi est une expression métaphorique et populaire d'une pensée courte et générale, employée pour ainsi dire comme mesure d'application des faits humains particuliers.* »[29]

Dans cette définition, l'auteur a vu dans le proverbe kirundi, une expression métaphorique et a souligné que c'est une pensée populaire, donc acceptée par tous comme vraie et générale.

A la lumière des définitions déjà citées, nous pouvons dire que le proverbe kirundi est une formule figée et imagée qui libère la pensée des barundi dans la mesure où elle explique ou commente les faits présents (en se servant des faits passés), il nous montre la norme, la morale, ou le mode de conduites auxquelles les barundi se réfèrent dans leurs vies de tous les jours.

Ne trouvant pas une définition la plus exhaustive du proverbe, qu'il nous suffise de dire un mot sur le rôle des proverbes dans le langage des barundi, les circonstances d'énonciation des proverbes et le proverbe comme un discours de connaissance et de sagesse.

---

[28] AGBLEMAGNON (F.N), *Sociologie des sociétés orales d'Afrique noire. Les Eves du Sud-Togo,* Mouton. Co, Paris 1969 cité par NDIKURYAYO Jean Bosco, *Proverbes et Contre-proverbe.* 1989, p 13

[29] MAKARAKIZA (A), *La dialectique des Barundi,* Bruxelles, 1957, p.83.

II.1.2. Les circonstances d'énonciation d'un proverbe

> « *Demander à un vieillard africain de citer à « froid » des proverbe ne déclenche pas chez lui le désir de montrer son savoir, mais plutôt un ennui considérable. Coupée d'une situation provocatrice, sa mémoire ne fonctionne pas. Autrement dit, le proverbe ne s'offre pas comme une connaissance autonome capitalisée.* »[30]

Les conditions d'énonciation des proverbes sont différentes de celles des autres textes oraux. La devinette n'a pas besoin d'un événement de la vie quotidienne pour être mémorisée, sa profération seule suffit. Dans beaucoup de sociétés africaines les contes et les devinettes s'introduisent lors des veillées nocturnes par des formules rituelles afin de situer l'auditoire dans un univers fantasmagorique.

Au Burundi, les textes des genres narratifs (contes, mythes, devinettes, ..., imigani, ibitito, ibigâniro, ...) ne sont proférés que pendant la nuit. Les récitatifs héroïques (amazína y'ubuhizi) sont proférés par un homme adulte ou un jeune homme à certaines occasions bien précises comme au retour de la guerre, après avoir gagné un procès, après avoir reçu un cadeau, ...

Par contre les proverbes ne sont pas l'objet de convention des lieux ou de temps spécifiques. Leur emploi n'exige pas un cadre spatio-temporel précis et n'obéit pas à des règles établis, si ce n'est que celle du code social de l'énonciation. Il suffit que le locuteur trouve une situation qui permet la communication proverbiale pour utiliser un proverbe.

Cependant, le proverbe doit être placé au moment opportun, faute de quoi il devient incompréhensible ou perd toute sa valeur. Il doit en outre être interprété conformément à sa signification habituelle.

Ainsi J.B. NTAHOKAJA dit qu'il faut que « *les proverbes soient appliqués à bon escient et interprétés correctement.* »[31]

---

[30] *Dictionnaire universel des littératures*, PUF, 1994, vol3, p 3022
[31] NTAHOKAJA, J.B, *Plaidoyer pour l'Afrique*, U.B 1993, p 78



Nous pouvons donc dire que le proverbe a une certaine particularité quant à ses circonstances d'énonciation. Il doit être appliqué à une situation précise, et son interprétation doit se révéler satisfaisante aux yeux du récepteur.

II.1.3. Le rôle des proverbes dans le discours

Dans toutes les sociétés du monde, le discours est indispensable. L'usage de la parole agrémentée de proverbes est très alléchant. Celui qui sait étayer son discours par les proverbes bien à propos possède l'art du beau langage. Il y a un souci d'art, une recherche du beau, un style approprié et ceci soutient l'attention du public. Ce qui importe pour l'orateur, c'est la recherche du beau. Alors CAUVIN nous dit que « *le proverbe n'est qu'un instrument entre les mains de celui qui l'utilise et qui cherche à faire la vérité.* »[32]

Ceci nous montre que ce qui est beau chez CAUVIN c'est la vérité qui se trouve dans le proverbe. Dans un proverbe, le contenu dit beaucoup que les mots. Et à NTAHOKAJA de dire que « *ce qui importe dans un proverbe ce n'est pas tant ce que les mots disent que ce qu'on peut leur faire dire.* »[33]

Les proverbes font valoir les règles sociales, les comportements de bienséance, les codes d'énonciation de la parole (ne jamais affronter verbalement un adversaire de face, valoriser le silence et les propos mesurés, etc.). C'est un message normatif. Donc les proverbes véhiculent l'idéologie de la société.

En effet, constatant combien le proverbe est un texte riche au point de vue idée, CAUVIN déclare ce qui suit :

> « *Le proverbe donne une force au discours et peut en être de point final. Dans une conversation, les proverbes marquent les temps forts, les points sur lesquels l'émetteur entend ne pas revenir. Les proverbes sont comme des arêtes vives de la pensée que le locuteur inscrit dans son discours. Ils charpentent son discours.* »[34]

---

[32] CAUVIN J., ***Symbolisme du proverbe***, p 562
[33] NTAHOKAJA, *op. cit.*
[34] J. CAUVIN, *Comprendre la parole traditionnelle*. P 43

En outre, pour prouver le poids du proverbe dans le discours, NTAHOKAJA le compare à un tambour royal : umugáni ungana ingoma (le proverbe est aussi respectable que le tambour).

Nous rappelons que dans la monarchie burundaise, l'autorité était incontestable. Ainsi, un proverbe bien employé jouit effectivement du même respect.

Dans le discours, les proverbes jouent un rôle didactique ; ils livrent des conseils, des réflexions sur la conduite des gens et sur le cours des événements qui affectent l'existence humaine, des résultats de l'expérience, des données, des recettes, peut-on dire, une ligne de conduite en un mot. Les proverbes ont une valeur de jugement pour les faits en présence, ils sont un signe de connaissance et de sagesse. Et nous sommes d'avis que rien, mieux que les proverbes ne pourra exprimer la pensée des barundi.

II.1.4. Qu'est-ce que la pensée des barundi ?

> « *Découvrir le vrai est l'œuvre de la pensée, communiquer sa connaissance c'est l'œuvre du langage.* »[35]

En kirundi, la pensée c'est « Icîyumvīro », qui vient de « Kwĭyumvīra ». Ce verbe est un composé de : /ku-i-umv-ir-a/ où :

- Ku-= est préfixe de classe accompagnant le verbe à l'infinitif
- -i- : est un infixe réfléchi (ou élément auto-applicatif)
- -umv- : radical (thème principal)
- -ir- : suffixe jouant lui aussi un rôle applicatif
- -a : la finale montrant que l'action est en cours

« Kwĭyumvīra » est fait de deux autres verbes à savoir : « Kwĭyumva »/ku-i-umv-a/ s'entendre, s'écouter et « kwumvira » /ku-umv-ir-a/ : écouter pour, obéir à, entendre à la place de. Dans ces deux verbes, nous y trouvons des infixes (-i- et –ir-) jouant le même rôle d'auto-applicatif. Cela montre que « kwiyumvira » c'est rentrer en soi-même et appliquer ce que dit soi-même. C'est s'éclairer de sa propre lumière[36].

---

[35] NTAHOMVUKIYE, (H), *Analyse philosophique du terme umutima dans les proverbes kirundi*. p.60
[36] NTAHOMVUKIYE (H), *op cit*, p 46

Ainsi, « kwiyumvira », penser ou réfléchir est pour les barundi, entrer ou rentrer en communication avec le plus profond de son être, c'est rentrer en harmonie avec son intériorité et « iciyumviro », la pensée est source d'équilibre et d'harmonie. Dans ce cas, quand peut-on dire qu'on pense ou alors qui pense ?

Penser n'est pas un jeu d'enfant ; c'est le propre de l'homme adulte, mûr, qui sait ce qu'il peut ou doit faire et ce qu'il vaut mieux éviter. Ni les enfants, ni les jeunes ne pensent car au Burundi, un enfant est considéré comme ignorant le bien et le mal (Umwana atarakura ntahora se : Un enfant mineur ne peut venger son père. Il ignore son ennemi). Les jeunes quant à eux sont facilement corruptibles. Ils sont soumis à une si forte impulsion qu'ils ne parviennent pas à réfléchir avant d'agir : Ubuto burosha ntibuherekeza (le jeune âge suggère facilement les bêtises mais n'accompagne pas) ; l'expérience et l'impulsivité des jeunes, les poussent à commettre les actes déraisonnables mais cette impulsivité ne les accompagne pas pour les protéger ; umusore ahumura ahumiwe (un adolescent ouvre ses yeux après avoir été confondu).

En effet, l'homme adulte freine son impulsion par la réflexion, il se retient pour réfléchir avant d'agir. Par sa réflexion, l'adulte participe déjà à la sagesse des sages malgré qu'il appartienne encore à la jeunesse parce que, physiquement il a une force productive.

La pensée est donc le fait de la sagesse, elle est possible dans le non-adulte, se réalise dans l'adulte et s'achève dans le plus ancien des anciens.

> « *Or, ce que fait voir justement le présent langage, c'est qu'au dedans de son âme chacun possède la puissance du savoir, ainsi que l'organe au moyen duquel chacun acquiert l'instruction ; et que pareil à un regard supposé incapable, autrement qu'avec le corps tout entier, d'évoluer de ce qui est obscure vers ce qui est lumineux, de même c'est avec l'âme tout entière que doit s'opérer à partir de ce qui devient, la conversion de cet organe, jusqu'au moment où il sera enfin capable, dirigé vers le réel, de soutenir la contemplation de ce qu'il y a dans le réel de plus lumineux.* »[37]

II.1.5. Le proverbe comme discours de connaissance et de sagesse

Le proverbe est un texte émanant de la tradition. C'est ainsi que celui qui s'en sert fait preuve d'une grande connaissance de la tradition dont émane le proverbe.

---

[37] Platon, *la République*, Livre VII [$518C_5$-C_{12}]

Par ailleurs, en utilisant le proverbe dans son discours, l'orateur rassure l'auditoire en lui prouvant que ses propos sont inspirés de la parole traditionnelle léguée par les ancêtres. Cela lui procure alors le prestige d'un homme sage dans la mesure où ses idées sont imprégnées de la sagesse des ancêtres.

C'est ainsi qu'on trouve souvent dans un discours la formule qui sert généralement à introduire un proverbe :

« Abakera barayamaze ngo… » /Nos ancêtres les ont achevées (les paroles) que…/

- « Nos ancêtres disent que… »

  Vérifions cela dans ces deux proverbes car on ne peut pas parcourir tout le corpus des proverbes burundais :

1. Ubwênge busumba ingabo (737 PS)

- L'intelligence est plus grande que le courage.

  L'intelligence est mère de tout. Avoir le courage sans intelligence pousse à agir négativement car on agit sans raisonnement, sans réflexion. Il faut d'abord connaître le motif qui vous pousse à agir, à démontrer votre courage.

2. Ubwênge buhēnda ubundi butabusŭmvya amahĕmbe

- L'intelligence trompe l'autre sans pour autant avoir des cornes plus longues.

Avant d'agir, il faut réfléchir. Ici, le Murundi montre qu'au-delà de la ruse, il y a la cautèle (la finesse, l'intelligence mêlée de ruse). A la connaissance, il faut y ajouter une autre connaissance et cette dernière ne peut être que la connaissance de la vérité.

Nous pouvons alors dire que le proverbe rundi, employé convenablement dans le discours, devient un signe de connaissance et de sagesse, au Burundi comme ailleurs en Afrique.

« *Au plan éthique, la parole, dans la mesure où elle exprime clairement des textes proverbiaux et patrimoniaux, est signe de connaissance et de sagesse. L'ampleur d'un répertoire et l'intelligence avec laquelle on l'harmonise avec des situations précises se trouvant en public.* »[38]

II. 2. Le corpus

Comme nous l'avons évoqué, notre sujet de recherche est « **L'illustration du mythe de la caverne dans les proverbes rundi** ».

[38] HOUIS (Maurice), *Anthropologie linguistique des sociétés d'Afrique noire*, Paris, PUF, 1971. p 56

Pour bien mener ce travail, nous avons jugé bon d'interroger la littérature orale, particulièrement le langage parémiologique, convaincue que les proverbes sont révélateurs de la réalité des hommes quant aux relations qu'ils entretiennent avec eux. Découvrir la réalité c'est l'œuvre de la pensée. Donc, la fonction première de ces proverbes reste celle de communiquer sa connaissance. Comme nous le dit A. MAKARAKIZA (1957 :83) :

> *« Le proverbe kirundi est une expression métaphorique et populaire d'une pensée courte et générale, employé pour ainsi dire comme mesure d'application des faits humains particuliers. »*[39]

et H. NTAHOMVUKIYE précise qu'*« Il est le moyen le plus efficace pour communiquer la pensée. »*[40]

Nous comptons ainsi constituer un corpus fait d'une suite de proverbes illustrant la théorie de la connaissance chez les Burundais d'abord. Nous allons ensuite rapprocher ces proverbes avec la théorie de la connaissance développée par le mythe de la caverne de Platon. Nous allons rassembler les éléments du corpus à partir des recueils de proverbes de F.M. RODEGEM[41], de CREPEAU P. et BIZIMANA S.[42]

---

[39] MAKARAKIZA (André), *La dialectique des barundi*, Bruxelles, 1957, p.83

[40] NTAHOMVUKIYE (Hilaire), *La fonction des proverbes dans la communication de la pensée au Burundi*, U.C.L., 1981

[41] RODEGEM F.M, *Paroles de Sagesse au Burundi*, 1983
Sagesse kirundi (Proverbes, dictons, locutions), 1961.

[42] CREPEAU P. et BIZIMANA S., *Proverbes du Rwanda*, Tervuren Belgique, 1979.

II.2.1. Corpus vaste

1. Ntā wukóra incó atīzé. (848 PS)
   « Nul ne fera ce qu'il n'a jamais appris ».
2. Ubukuru síbwo bwênge/ (851 PS)
   « Ce n'est pas l'ancienneté qui donne nécessairement la sagacité. »
3. Umwâna ntáhābwa ubugabo arabwîha/ (853 PS)
   « Un enfant ne reçois pas la maturité, il se la donne »
4. Umwête w'ûmwana umutēra gutêra imbere.(855 PS)
   « C'est son zèle qui favorise le progrès d'un enfant. »
5. Ntā wuvûka rimwé ngo yūzúre ingovyi (ou insimbizo)/ (861PS)
   « Nul être en naissant qui remplisse son porte-bébé du premier coup. »
6. Uwutânguye kubûmba ntátangúrira ku-ntango. Ed/ (862PS)
   /Qui commence à modeler ne commence pas par une jarre./
   « Toute entreprise commence modestement.»
7. Umumezo mushá utēra amabávu. (866 PS)
   /Un nouveau manche provoque toujours des ampoules /
   « L'adaptation ne se fait pas sans frictions. »
8. Ukubáza gutēra ukumenya. (868 PS)
   /Questionner fait connaître/
   « Le savoir s'acquiert dans le dialogue »
9. Ubwênge buva i muhana.(870 PS)
   / L'astuce provient du hameau /
   « L'expérience de la vie s'acquiert au contact d'autrui»
10. Incâbwênge y'umugabo isīga imihana yöse.(872 PS)
    « Un homme intelligent frotte tous les hameaux. »
    Akatáyabáriwe ntíkaménya. (875 PS)
    « Seul les ignorera le petit (sot) à qui on ne les a pas dites. »
11. Ūbúze ubwênge ntáburá n'ûbwó kurahura. (876 PS)
    « Qui n'est pas malin a toujours assez d'intelligence. »
12. Ūbúze ubwênge ntáburá uburí i mugôngo. (878 PS)
    /Qui n'est pas malin a toujours la ruse qui est dans le dos./

« En cas de difficulté, on se tourne vers autrui. »

13. Inkúru y'i bwămi ivuga ŭyīzi. (879 PS)

/Seul celui qui les connaît parle des nouvelles de la résidence royale./

« Ne parle que ceux qui ont l'expérience. »

14. Ivy'i bwămi bimenya umukevyi. (880 PS)

/Seul le valet de table est au courant des choses de la résidence royale/.

« Ne parlent que ceux qui ont l'expérience ».

15. Akarí hējuru ukabaza inkúba.(881 PS)

/Ce qui existe en haut, tu le demanderas à la foudre./

« On ne se renseigne valablement qu'auprès des experts. »

16. Akarí i kuzímu ukabaza ifúku. (882 PS)

« Ce qui existe dans les enfers, tu le demandera à la taupe. »

17. Ubúryo bw'imanga bumenya inguge. Educ (885 PS)

/ Seuls les singes connaissent la manière de parcourir les précipices./

« Dans les matières dangereuses, on consulte les experts. »

18. Ishano ribara uwaríbōnye. (886 PS)

/Le poison est raconté par celui qui l'a vu/

« Seul parle l'adversité qui en a l'expérience. »

19. Ijoro rimenya uwarírāyeko. (888 PS) V (886 PS)

/Seul celui qui a passé une nuit blanche la connaît réellement/

« L'expérience est le meilleur guide ».

20. Ingēnzi ibona vyĭnshi. (892 PS)

« Le voyageur voit beaucoup de choses. »

21. Ŭramvye arakíra. (898 PS)

/Qui a longtemps vécu sera riche (d'expérience). /

« L'expérience est la vraie richesse. »

22. Ŭramvye ntáco atabòná.(902 PS)

/Qui a longtemps vécu, il n'y a rien qu'il n'ait vu./

« Rien n'étonne l'homme d'expérience. »

23. Ntā kēra kā gusa. (908 PS)

/Nul « jadis » n'est vain./

« L'expérience traditionnelle est irremplaçable. »

24. Agashítsi kā kêra kavumbika umuriro (ou gakomeza ou kazigama).(909 PS)

« Une bonne petite souche d'autrefois conserve bien le feu (ou le renforce, ou l'entretient) »

25. Ingurube nkúru ishibuza umutégo umunwa. (911 PS)

/ Un sanglier adulte rejette le piège de son groin. /

« L'expérience des anciens déjoue aisément la malice d'autrui. Ed.»

26. Ŭfise sé ntáyobérwa umugáni wa sêkúru. (914 PS)

/Qui a encore son père n'ignore pas le proverbe de son grand-père./

« -La force de la tradition c'est la sagesse des anciens. »

27. Umugáni ucīrwa n'uwawûmvise. (2784 SK)

/ Un proverbe, tu ne l'entendras citer que par celui qui l'a entendu/.

« L'histoire est racontée par celui qui l'a entendue. L'expérience rend sage ».

28. Umugáni ugana akarího. (921 PS)

/Un proverbe narre toujours un (fait) réel/

« Toute allusion se rapporte à une réalité (qu'on cherche à faire découvrir) »

29. Ukurí kuruta ukugereranya (2653 SK)

/La vérité vaut mieux que la comparaison/

« Un proverbe n'est pas qu'une simple comparaison »

30. Akarí ukurí karayāgwa. (923 PS)

« Une vérité profonde doit être dite. »

31. Umugáni ntûva ku gíti uva ku muntu. (925 PS)

/ Un proverbe ne sort pas d'un arbre, mais il sort de l'homme/

« Le proverbe, quand il est cité, a toujours valeur d'actualité »

32. Umugáni ungana ingoma. (926 PS)

« Un proverbe est aussi respectable que le tambour royale. »

33. Ukúri kurîca ubúsa bútaraza. (929 PS)

/ La vérité tue avant que n'arrive le néant/

« L'application stricte de la justice est le comble de l'injustice »

34. Ntā mwâna akurá atárezwé. (930 PS)

« Nul enfant ne mûrit sans être éduqué »

35. Ingaburo nzīza itēra intŭngu. (935 PS)

/ Une bonne ration arrondit le postérieur/

« Les bons conseils fortifient la jeunesse »

36. Igíti kigorōrwa kíkiri gitó. (936 PS)

« C'est quand il est encore petit qu'on redresse un arbre »

37. Umwâna agirwa n'inkoni. (940 PS)

/ Un enfant est fait (à coup de) bâton/

« La sévérité des parents vise le bien des enfants »

38. Inkoni y'ûmwâna ishira dondidôndi. (942 PS)

/ Le bâton qui sert à fustiger un enfant s'use coup après coup/

« L'éducation est une longue patience »

39. Umwâna yankwá níwe akurá. (947 PS)

/C'est l'enfant détesté qui devient adulte (mature)/

« La sévérité des parents vise le bien des enfants »

40. Umwâna w'umutwá akomezwa n'íbŭmba. (951 PS)

/ L'enfant du pygmée est fortifié par l'argile/

« Le travail forme la jeunesse »

41. Inyoni nkári (ou nyôro) uyibona ahó urindá.(956 PS)

« C'est lorsque tu monteras la garde près des moissons que tu verras les oiseaux acharnés (ou dociles) »

42. Urukûndo rwā cāne rutēra inda nyango.(959 PS)

« L'amour excessif gâte le caractère. »

43. Uwĭba ahêtse yīgīsha uwáhētse. (966 PS)

/Celle qui vole pendant qu'il porte son bébé enseigne à celui qu'elle porte/

« Le mauvais exemple vient d'en haut. »

44. Umugáni wa nkuré – nkwănke, ukamira iyó utazôkáma.(972 PS)

/Tu trais en faveur de celle que tu ne trairas jamais (comme dans) la fable de plus – je – grandis – plus – je – te déteste/

« Une fille insoumise fait preuve d'ingratitude. »

45. Umwâna gitó atukīsha nyina yûmva. (974 PS)

/ Un enfant indigne, par sa conduite provoque des insultes que sa mère entendra/

46. Ŭtarâkura asangira n'uwĭshe sé.(979 PS)

« Il va jusqu'à trinquer avec l'assassin de son père, celui qui n'a pas encore l'âge adulte. »

47. Ubutó burōsha ntíbuherékeza. (980 PS)

/Si le jeune âge incite au mal, jamais il ne donne un pas de conduite. /

« La jeunesse fait des sottises, mais dégage ensuite sa responsabilité. »

48. Ndi (ou Ndacâri) mutó níbwo butindi. (982 PS)

/ (Qui dit :) « Ke suis jeune » (ou « Je suis encore jeune ») c'est réellement là son malheur./

« L'immaturité est cause de difficultés. »

49. Ŭkiri mutó ntáburá amarôró. (983 PS)

/Qui est encore jeune n'échappe pas toujours à la somnolence./

« La défiance fait souvent défaut à la jeunesse »

50. Inyána iranura ntíshira irēnda.(987 PS)

/Le veau est gras, mais il sera toujours flasque./

« La jeunesse est dépourvue d'assurance, de fermeté. »

51. Akarí ahabóna kabonwa na böse. (992 PS)

« Ce qui est exposé à la vue est nécessairement vu par tout le monde. »

52. Iyĭmiye ahabóna ibarirwa (ou irangwa) na böse. (993 PS)

/Celle qui a été saillie en public est l'objet de commentaire (ou est vantée) par tous./

« Ce qui est public sera nécessairement objet de propos »

« Ce qui est public sera nécessairement objet de propos. »

53. Ntā wumúrika izûba ryâka. (994 PS)

« Nul ne s'éclaire d'une torche lorsque luit le soleil. »

54. Akŭzuye ntíkamuríkwa. (995 PS)

« On n'éclaire pas d'une torche un (récipient) plein à ras bord. »

55. Sincīshá umudáhara kumurika ! (996 PS)

« Je n'éclaire pas l'intérieur du pot avec ma spatule »

56. Ntā wŏshidīkanya yámaze kubóna ahó ukúri kurí.(997 PS)

« Nul ne devrait contester après avoir vu où se trouve la vérité. »

57. Ntā wubáza amênyo y'inkóko abóna umunwa wâyo. (998 PS)

« Nul ne s'enquiert des dents d'une poule lorsqu'il voit son bec. »

58. Akadáhishwa n'inda n'umuriro. (998 PS)

/Ce qui ne se cache pas c'est la grossesse et le feu/

« La vérité comme l'huile vient au-dessus ».

59. Ntā wuhísha umwôtsi inzu ísha (ou yâhîye). (1000 PS)

/On ne cache pas la fumée lorsque brûle la maison/

« Nul ne cache la fumée lorsque brûle (ou a brûlé) sa maison.

60. Icúkiro ry'amayêzi, irundo ry'amagúfa. (1001 PS)

/A tas de chyle, tas d'os./

« Les signes de richesse révèlent qu'on est riche. »

61. Ubugâbá bw'umuntu níbwo búryo bwîwé. (1002 PS)

/C'est effectivement sa manière d'agir (qui révèle) l'entêtement de quelqu'un./

« La manière d'être révèle la nature profonde. »

62. Ubugénegéne bw'umugabo níbwo búryo bwîwé. (1003 PS)

« C'est effectivement sa manière d'agir (qui révèle) l'intransigeance d'une personnalité. »

63. Umukûnzi w'inda abonekera ku rūho rw'âmâzi. (1004 PS)

/Le gourmand se manifeste devant une écuelle d'eau./

« Le comportement révèle le caractère. »

64. Ukubáza gutēra ukumenya. (868 PS)

/Questionner fait connaître./

« Le savoir s'acquiert dans le dialogue. »

65. Ntā sáho itēkéra ivyó utazôryá. (1029 PS)

/Nulle besace qui renferme une (nourriture) que tu ne mangeras pas./

« L'acte apparent cache l'intention inexprimée. »

66. Ntā wĭkorana ikibando atâzi inkŭmbi yâco. (1031 PS)

« Nul ne se munit d'un bâton sans qu'il sache qui en sera la victime. »

67. Uca ku mukinzi ukaba umúhitanye. (1034 PS)

« Si tu rends visite à un maléficier, c'est tout comme si tu voulais l'emmener avec toi. »

68. Ŭtajá iryá aba ája inó. (1035 PS)

« Qui n'ira pas là-bas c'est qu'il ira de ce côté-ci. »

69. Ahăbāye indûru ntíhabá indagiro. (1048 PS)

/Un lieu où on retenti des cris d'alarme ne conviendra jamais comme pâturage./

« On n'expose pas au danger ses biens les plus précieux. »

70. Ahabí wōhatâbwa ntíwōhīta.(1052 PS)

/En un lieu mauvais, si tu n'y es pas enterré, tu ne t'y enterreras pas de toi-même./

« Nul ne cherche son propre malheur. »

71. Intîménya níyo ntîgáya. (1061 PS)

/Celui qui ne se connaît pas lui-même c'est justement celui qui n'a pour lui-même aucun mépris./

« Il se tient en haute estime celui qui ne se connaît pas ».

72. Ntā wĭcīra urubănza.(1063 PS)

« Nul ne tranche son propre procès. »

73. Rumenyi rumenyéra abăndi ntirwîmenyere. (1066 PS)

« Augure vaticine pour les autres mais sans vaticiner pour lui-même. »

74. Uwămbaye ikirézi ntámenya kó cērá. (1070 PS)

« Qui porte au cou un pectoral ignore qu'il est blanc »

75. Ayâwé ntári ishishi. (1073 PS)

/Tes (ordures) ne te dégoûtent pas. /

« Par ignorance, on ne s'inquiète de rien »

76. Umupfú ntíyīnûkira.(1074 PS)

« Un cadavre ne sent pas l'odeur qu'il exhale. »

77. Umugabo s'urucúmu.(1077 PS)

« Une grande lance ne fait pas la virilité. »

78. Umugabo s'urucúmu ku rutúgu. (1078 PS)

/Une grande lance sur l'épaule ne fait pas le guerrier (la vérité)/.

« L'habit ne fait pas le moine »

79. Ukubá mutó s'ukubá gitó. (1081 PS)

/ Etre jeune ce n'est pas nécessairement être un vaurien./

« La valeur d'un individu ne dépend ni de son âge ni de sa taille ».

80. Umubĭndi ushira uvyîmvye. (2715 SK)

/Bien qu'elle soit complète, une cruche se casse./

« Les apparences de santé sont souvent trompeuses. »

81. Ŭcīye mūsí y'inzu ntámenyá ikirímwo. (1093 PS)

/Qui est passé en contrebas de la maison ne sait pas ce qui s'y trouve./

« Si on ne fréquente pas une personne, il est impossible de la juger. »

82. Ŭja kuyaga akajambo arāba umunwa ukavúze. (1094 PS)

/Qui va mépriser une petite parole regardera la bouche qui l'a prononcée./

« Il ne faut juger qu'en connaissance de cause. »

83. Urangaya ungáraguye.(1098 PS)

/Tu pourras me mépriser après m'avoir remise sur le dos (je suis à la hauteur !)./

« Les préjugés céderons devant les faits. »

84. Ŭtāzí akĕnesé arabáza.(1122 PS)

/ Qui ignore la rivalité entre demi-frères pose des questions./

« Rien ne vaut l'expérience vécue. »

85. Ŭtāzí ayavúgwa ashikira gutwenga. (1129 PS)

/Qui ignore ce qu'on dit de lui s'empresse de rire./

« Le naïf rit pendant qu'on le détruit à son insu. »

86. Icó utāzí murīcarana. (1130 PS)

/Ce que tu ignores s'assied en ta compagnie./

« L'ennemi est dans la place et tu ne le sais pas. »

87. Intámenyá yābīra umusazi. (1131 PS)

/L'ignorant épouse une folle./

« Le sot prend parti pour une cause insensée. »

88. Ŭtāzí ukúri yāzambira ŭmurya.(1132 PS)

/Qui ignore la vérité supplie celui qui va le manger./

« L'ignorant recourt naïvement à l'ennemi. »

89. Ŭtāzí ukúri aherekeza ikinyóma. (1133 PS)

/Qui ignore la vérité donne un pas de conduite au mensonge./

« L'ignorant se laisse souvent duper. »

90. Ingumba itāzí ikíbi irigata ishênyo.(1035 PS)

/La vache stérile qui ignore le mal lèche la hache./

« L'ignorant se montre aimable envers son ennemi mortel. »

91. Ŭtāzí urwîmo arwimirizamwó inda.(1039 PS)

/Qui ignore ce qu'est l'avènement d'un roi s'y rend avec une grossesse presqu'à terme./

« Qui ignore la fuite y guide son ventre. »

92. Intámenyá y'urunyegeri yītēkera mu mashûrwe. (1140 PS)

/Par ignorance, les fourmis s'emballent sans soucis dans les fleurs./

« L'ignorance fait faire des sottises. »

93. Ŭtāzí agakúra abāga (ou aniga) umutavu. (1142 PS)

/Qui ignore que son veau va grandir le dépèce (ou l'égorge)/

« L'ignorant se montre imprévoyant.

94. Ŭtāzí nyakătsi agasohokámwo. (1143 PS)

/Celui qui ignore l'utilité de l'herbe médicinale défèque dessus./

« L'ignorant méprise ce qui est son salut. »

95. Umwâna ahama uwó yabônye. (1148 PS)

/L'enfant poursuit celui qu'il a vu./

« Le naïf ne s'en prend qu'à ses proches. »

96. Intárābona isēra iháha.(1154 PS)

/La (femme) inexpérimentée moud du grain pour accompagner le mou du veau./

« La naïveté fait faire des sottises.

97. Inkwăre yûmwâna imuborera mu –ntoke. (1163 PS)

/la perdrix d'un enfant lui pourrira dans les mains./

« Le sot manque d'expérience pour gérer ses biens. »

98. Ŭbuze icó aseká agira ngo inká irafíse icébe. (1167 PS)

/Qui ne trouve pas de réplique comique déclare que toute vache a un pis./

« Le sot manque d'esprit d'à propos. »

99. Ŭbaza imisísiro ntávugá. (1169 PS)

/Qui s'enquiert de melons d'eau ne parle pas./

« Le sot n'a pas à se vanter de vouloir acquérir des choses sans valeur. »

100. Ŭronse umwâna ntáburá ingovyi.(1173 PS)

/Qui a eu un enfant trouvera toujours un porte-bébé/.

« Qui a l'essentiel trouvera l'accessoire. »

101. Umwîzigiro w'ikinombe căgize ngo imvúra ntízōgwá.(1180 PS)

« La confiance naïve de la motte de terre la pousse à dire qu'il ne pleuvra pas. »

102. Umugabo aronka rimwé ngo nije nyamaronko. (1188 PS)

« Le gaillard reçoit une seule fois et il prétend : « C'est moi qui reçois toujours. »

103. Inkúru mbárirano irutwa n'îyó wīyúmvīye.(1191 PS)

« Ce que tu as toi-même entendu vait toujours mieux que des rumeurs. »

104. Wûmva urûmva iryā só ntiwûmve iryā nyoko. (1194 PS)

/Tu suis aveuglément ce que dit ton père sans vouloir écouter (la parole de) ta mère./

« En toute chose, il faut entendre le pour et le contre. »

105. Amabárankúru y'igihúgu yashíkanye inyĕnzi i Buha.(1197 PS)

« Les rencontres ont poussé le cancrelat à se rendre au Buha. »

106. Nyen'amâso yērekwa bimwé ibĭndi akavyîrâbira.(1202 PS)

« Si on montre certaines choses à qui a des yeux, le reste néanmoins il le voit de lui-même. »

107. Umupfúmu akamirwa mu cŏze. (1203 PS)

/Pour le devin, on trait le lait dans (un pot) bien lavé. (Allusions aux empoisonnements)./

« L'expérience rend défiant et prudent. »

108. Akabônye umwé gapfa ubúsa. (1205 PS)

/Ce qu'a vu une seule personne est totalement inutile./

« Un témoignage unique est sans valeur. »

109. Kure urâhenda nyokóbukwé nawé sōbukwé muba mwärahajânye. (1214 PS)

/Au loin, trompe ta belle-mère, mais ton beau-père, quant à lui, il se fait que vous étiez ensemble./

« On ne peut pas duper un comparse. »

110. Ntā wukínīsha umuriro (kukó icó urabítse ntíkirabûrwa). (1218 PS)

/On ne joue pas avec le feu (parce que les marques en sont indélébiles).

« Il ne faut pas affronter le danger. »

111. Ŭshāka uruphú asoma imfyísi.(1228 PS)

« Qui recherche sa mort embrasse une hyène. »

112. Igifyíne gikinīsha inkôta. (1232 PS)

« Une jouette s'amuse avec son glaive. »

113. Inkúba ikuba rimwé. (1239 PS)

/Un éclair fulgure toujours en une fois./

« Plus on est puissant plus la chute est rapide. »

114. Ntā wutêra icúmu mw'icúmi.(1244 PS)

/Nul ne jette sa lance parmi dix (guerriers)/

«On ne se mesure pas à plus fort que soi. »

115. Icó umuntu akorá níco kimukóra (ou kimwĭca). (1248 PS)

/Ce que fait un individu, c'est cela même qui le touchera (ou le tuera)/

« Le malfaiteur doit subir les conséquences de ses méfaits. »

116. Inkózi y'ikíbi iracîkǫ́rera. (1251 PS)

« Qui a commis le mal devra le porter sur sa propre tête. »

117. Akazíra karazirirwa. (1263 PS)

/Un interdit entraîne toujours son châtiment./

« Nul n'échappe à la justice immanente. »

118. Utāhira utâkōye ukaba ugômba gushumba. (1266 PS)

/Si tu te mets en ménage sans avoir payé les gages matrimoniaux, tu seras comme si tu voulais être esclave (de ta belle-famille).

« Ne pas respecter les normes équivaut à être exploité. »

119. Agakara gasiga imbwa ntigasiga akako (115 PR)

/La martre distance le chien ; elle ne distance pas son petit/.

« On peut tromper les étrangers sur sa condition sociale, mais pas ses proches. »

120. Agasaza kazi so wavutse karapfuye (140 PR)

/Le petit vieux qui connaît ton père, puisses-tu grandir après sa mort !/

« On ne peut pas tromper son entourage sur sa propre condition sociale. »

Si ton père était de basse extraction, ce vieillard pourrait le révéler à ton entourage et t'empêcher de te prétendre que quelqu'un.

121. Agashyo kabaga imfura ni uguturana (153 PR)

/Le couteau qui dissèque le noble, c'est d'être voisin/

« Pour connaître la vraie valeur de quelqu'un, il faut le fréquenter. »

122. Akagaragaye ni ko kabona ubuguzi (328 PR)

/ Ce qui est visible, c'est cela qui trouve un acheteur/

« On ne peut pas désirer ce qu'on ne connaît pas »

123. Akatayatondewe ntikayamenya (414 PR)

/ Celui à qui on n'a pas raconté les (nouvelles) en détail n'en sait rien./

« On ne connaît que ce que l'on comprend. »

124. Amabanga y'amahanga ahangàrwa n'abayabaye mo (458 PR)

/ Les secrets des pays étrangers sont affrontés par ceux qui y sont vécu./

« Seuls, ceux qui connaissent bien les faits peuvent en faire un récit. »

125. Akica ubukwe ni akaburaganije (440 PR)

/ Ce qui fait rater la noce, c'est ce qui l'a préparée/

« Seul, celui qui connaît l'affaire peut le gâcher. »

126. Amashyo mushumba uragiye impongo mbabaliye uraziragira ejo. (538 PR)

/ Bonjour le berger qui fait paître les antilopes. Je plains celui qui les paîtra demain./

« On ne connaît les difficultés s'une tâche qu'après l'avoir accomplie. »

127. Balya igicucu batazi aho bazugama izuba (624 PR)

/ On mange l'ombre sans savoir où se mettre à l'abri du soleil./

« L'imprévoyance attire des ennuis. »

128. Ikintèye umwete ni inka yamukeba yonkeje (1143 PR)

/ Ce qui me donne de l'ardeur c'est la vache de ma rivale qui est tétée à contretemps./

« On cherche à connaître les points faibles de ses rivaux pour mieux les supplanter. »

129. Ili mu nda ibalirwa na nyina (1184 PR)

/ L'embryon, sa mère seule peut en compter (Les mois)./

« Seuls les familiers connaissent à fond une chose. »

130. Imfura nziza ni iyo mutaraganira (1345 PR)

/ Le bon noble, c'est celui avec qui tu n'as pas encore causé./

« On ne peut nier la noblesse de quelqu'un qu'on ne connaît pas. »

131. Intimenya ni yo ntigaya (1792 PR)

/ Celui qui ne se connaît pas, c'est celui qui ne se condamne pas./

« Qui ignore ses défauts ne peut se corriger. »

132. Inzira ntibwira umugenzi (1875 PR)

/ Le chemin ne renseigne pas le voyageur./

« Exprime le regret de connaître trop tard des choses dont on aurait pu profiter. »

133. Kubaza gutera kumenya (2102 PR)

« Demander fait connaître. »

134. Mpore bohoke (2164 PR)

/Que je me taise et qu'on prenne l'habitude./

« Mise en garde à quelqu'un pour lui signifier qu'on est au courant de ses agissements. »

135. Ntabitana bituzuye (2249 PR)

/ Rien ne se sépare sans avoir été ami./

« On ne peut pas détester quelqu'un sans le connaître. »

136. Ntawimenya (2425 PR)

"Nul ne se connaît lui-même »

137. Ntawutsinda ayobewe amazina (2542 PR)

/ Nulle ne travestit les noms de ses beaux-parents si elle les ignore./

« Pour éviter un danger, il faut le connaître. »

138. Ntayahora yuguruye nk'asanzwe (2556 PR)

/ Point d'(entrée d'enclos) qui soit toujours ouverte comme les anciennes./

« On fréquente les gens que l'on connaît. Les anciens reçoivent en conséquence plus de visites que les nouveaux venus. »

139. Ntukagaye umugabo utazi akamaro ke (2596 PR)

/ Ne méprise pas un homme sans connaître son utilité./

« Il ne faut pas juger quelqu'un sans le connaître. »

140. Uwugukanira ni we umenya urugukwiye (3045)

/C'est ton tailleur qui connaît la (peau) qui te sied./

« Seul celui qui connaît tes besoins est en mesure de les satisfaire. »

141. Ujya kugaya amavuta y'ingunge areba intoki ziyabumba (3124 PR)

/Celui qui veut dédaigner le beurre du singe regarde les doigts qui le pétrissent./

« Nul ne dédaigne une chose sans le connaître à fond. »

142. Ukubonye arakubara (3191 PR)

/ Qui t'a vu parle de toi./

« Celui qui te connaît peut te juger. »

143. Ulira ingobyi y'inka ni uwayihetswe mo (3224 PR)

/Celui qui désire un porte-bébé (en peau) de vache, c'est celui qui a été porté dedans./

« On ne désire que ce que l'on connaît. »

144. Umenya iby'ibwami ni uwaraye yo (3243 PR)

/Celui qui connaît les choses de la cour c'est celui qui a y passé la nuit./

« La connaissance est à base d'expérience. »

145. Umugore gito arutwa n'umwanzi gica (3374 PR)

/Une femme indigne est pire qu'un ennemi mortel./

« Mieux vaut avoir affaire à un ennemi déclaré qu'à un traître qui a accès à tes secrets et peut te nuire à ton insu. »

146. Umunwa waruguru uti aya mata yali alyoshye uw'epfo uti untere jye nali nibereye inyuma y'icyansi (3541 PR)

/ La lèvre supérieure dit : ce lait était savoureux ; la lèvre inférieure réplique : dommage ! moi j'étais hors du pot./

« On ne témoigne que de ce que l'on connaît. »

147. Umutego ntiwasize umutima (3646 PR)

/ Un piège fatal tue son propriétaire./

« A l'hypocrite qui te veut du mal tu caches que tu le sais. »

148. Umwanzi akubaliliza nk'umukunzi (3785 PR)

/L'ennemi s'enquiert de toi comme un ami./

« L'ennemi cherche à tout savoir de toi pour mieux préparer son coup. »

149. Ushaka icyo avuga umuturanyi aramuralira (4010 PR)

/ Qui cherche de quoi dire de (son) voisin passe la nuit chez lui./

« On ne peut connaître les défauts d'une personne que si on l'a fréquentée assidûment. »

150. Ushaka umuco w'umusozi awurira hó (4023 PR)

/ Qui cherche les mœurs d'une colline y mange./

« On ne connaît les défauts de quelqu'un que si on l'a fréquenté. »

151. Ushima imfura mutarasangira ikiraro (4033PR)

/Tu apprécies un noble aussi longtemps que tu n'as pas partagé le gîte avec lui./

« On ne sait ce que vaut une personne que lorsque l'on devient familier avec elle. »

152. Utabyimbiye uruboli agira ngo umuyugili ntiwakaze (4066 PR)

/ Celui qui n'enfle pas d'une piqûre s'imagine que le bourdon n'a pas de dard./

« On ne se rend pas compte de la méchanceté d'une personne que si l'on en a subi les conséquences. »

153. Utahatswe n'umwami ntiyubaha undi (4080 PR)

/ Qui n'a pas été pris en servage par un roi n'en respecte pas un autre./

« C'est à leur fréquentation que l'on connaît les grands. »

154. Utakubonye ntakubara (4083 PR)

/Qui ne t'a pas encore vu ne parle pas de toi./

« Qui ne te connaît pas ne peut pas te juger. »

155. Utalimilizwa n'urupfu agira ngo ntirugira inkaka (4089 PR)

/Celui pour qui la mort n'a jamais sailli, s'imagine qu'elle n'a pas de verge./

« Celui qui n'a pas fait l'expérience du malheur n'en connaît pas la gravité. »

156. Utaraburogwa agira ngo yobunya (4100 PR)

/Qui n'a pas encore absorbé le (poison) s'imagine qu'il le défequerait./

« Ne craint que celui qui connaît le danger. »

157. Utarahaha ntamenya ibihugu bikize (4104 PR)

/Qui n'a pas encore allé se ravitailler au loin ne connaît pas les pays riches./

« Le voyage instruit. Le pauvre en sait plus long que le riche, puisqu'il doit se déplacer plus souvent pour subvenir à ses besoins. »

158. Utarasuhuka yiyita umwana musuhuke (4113 PR)

/Qui n'a pas encore émigré appelle son enfant émigrant./

159. « On ne se rend compte de la gravité d'un malheur que lorsqu'on l'a éprouvé. »

160. Ûsaba ntíyihûta. (3429 PS)

/Le quémandeur ne se presse pas/

« Les grands se font toujours prier ».

161. Uwĭhūse asiga icó yari kurōnka. (3430 PS)

/Qui est trop pressé laissera derrière lui ce qu'il allait recevoir/

162. Ivy'í bwămi birya uwurâmvye. (3438 PS)

/Seul qui a vécu longtemps mangera les biens de la résidence royale/

163. Inyóngera ishikīra umugabo. (3446 PS)

/Seul le gaillard obtient un supplément/.

164. Utw'í buníni turya uwusûmburutswe. (3441 PS)

/ Les délices (chez les riches) ne sont mangées que par celui qu'on a fait accroupir/

« Seul l'homme tenace parvient à obtenir davantage ».

II.2.2. Le corpus resserré

Dans ce corpus, les proverbes retenus reflètent de façon plus manifeste les différentes étapes de la théorie de la connaissance chez Platon.

1. Icó utāzí murīcarana. (1130 PS)

/ Ce que tu ne connais pas s'assied en ta compagnie/

« Tu ignores la présence de ton ennemi ».

2. Ingūmba itāzi ikibi irigata inshênyo. (1135 PS)

/La vache stérile qui ne connaît pas le mal lèche la hache./

« L'ignorance fait faire des bêtises. »

3. Intámenyá yābīra umusazi. (1227 SK)

/L'ignorant épouse une folle./

« Le sot prend partie pour une cause insensée. »

4. Intámenya y'úmugabo irumāngana ingūmba. (1228 SK)

/Un homme qui ne sait pas manger seule (la pâte) alors qu'il a des vaches stériles./

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

5. Intámenya y'úmugabo isigariza umwâna idáhaze. (1229 SK)

/ L'ignorant laisse de la nourriture à ses enfants, sans être lui-même rassasie/

« Se dit de celui qui, par bêtise, a fait un marché de duper »

6. Intámenyá y'urunyegèri yītēkera mu mashûrwe. (1140 PS)

/Par ignorance, les fourmis s'emballent sans soucis dans les fleurs./

« L'ignorance fait faire des sottises. »

7. Intîmenya níyo ntînegura. (1061 PS)

« Celui qui ne se connaît pas lui-même, c'est justement celui qui n'a pour lui-même aucun mépris »

8. Ŭtazi agakúra abāga umutavu. (3642 SK)

/Qui ne connaît pas ce qui grandit abat un petit veau/

« L'ignorant ne pense pas à l'avenir »

9. Ŭtazi agashíze (ou agashâje) akosha inákuru. (3643 SK)

« Celui qui ignore ce qui est fini (âgé) exige une dot pour sa grand-mère »

10. Ŭtazi akêne se arabéza. (1122 PS)

/Qui ignore la haine existant entre des demi-frères interroge /

« Les rivalités intestines sont parfois plus graves »

11. Ŭtazi imĭsi yītugūra incúti. (3648 SK)

« Celui qui ignore ce qui arrivera dédaigne ses parents »

12. Ŭtazi íshano araríbaza. (3653 SK)

/Celui qui ignore le mal(Poison) demande ce qu'il est/

« Le naïf qui n'a jamais expérimenté la souffrance ne doit pas s'enquérir de ce qu'on ressent »

13. Ŭtāzi ubwênge ashīma ubwîwé. (3655 SK)

/Celui qui n'est pas intelligent admire sa propre intelligence/

« Ce sont les tonneaux vide qui font beaucoup plus de bruit ».

14. Ŭtazi Umwânsi asiga umubiri. (3660 SK)

/Celui qui ignore qui est son ennemi dépasse (oublie) son corps.

« Le grand ennemi de l'homme c'est lui-même ».

« La volonté et les instincts sont souvent en rivalité ».

15. Ŭtazi ukúri yāzāmbira ŭkurya. (1132 PS)

/Celui qui ignore la vérité supplie celui qui le mange/

« L'ignorant recours naïvement à son ennemi »

16. Ŭtāzí ukúri aherekeza ikinyóma. (1133 PS)

/Qui ignore la vérité donne un pas de conduite au mensonge./

« L'ignorant se laisse souvent duper. »

17. Ŭtazi urwîmo arwīmirizamwo inda. (1139 PS)

/ Qui ignore la fuite y guide son ventre/.

« Se dit de l'imprudent qui couvre qui couvre au-devant du péril »

18. Uwămbaye ikirezi ntámenya ko cēra. (1070 PS)

/Qui porte au cou un pectoral ignore qu'il est blanc/

« L'ignorant n'a aucun de valeur ».

19. Ayâwé ntári ishishi. (1073 PS)

/Tes (ordures) ne te dégoûtent pas. /

« Par ignorance, on ne s'inquiète de rien »

20. Umupfú ntiyīnûkira. (1074 PS)

/Un cadavre ne sent pas la mauvaise odeur qu'il exhale/.

« Sans conscience, sans critique ».

21. Ŭtāzí ayavúgwa ashikira gutwenga. (1129 PS)

/Qui ignore ce qu'on dit de lui s'empresse de rire./

« Le naïf rit pendant qu'on le détruit à son insu. »

22. Ŭtāzi nyakătsi agasohokako. (1143 PS)

/Qui ne connaît pas l'herbe médicinale y défèque dessus/.

« L'ignorant méprise ce qui est son salut ».

23. Agahama ntigakūrá agahamíre (34 SK)

/L'ocre rouge n'enlève pas les défauts/

« Tout ce qui brille n'est pas de l'or »

24. Akarānga ntíkaba mw.īkebano. (218 SK)

/La beauté ne réside pas/ n'est pas dans le beurrier/

« Les artifices ne donnent pas la beauté »

25. Igikíza urugo kiri imbere.

/Ce qui sauve le kraal se trouve à l'intérieur/.

« Il ne faut pas juger les gens sur la mine ».

26. Inkúru mbárirano irutwa n'îyo wīyúmviye (1191 PS)

/Une nouvelle rapportée est moins valable que celle que tu as entendue de te propres oreilles/.

« Ce que tu as toi-même entendu vaut mieux que des rumeurs ».

27. Umubĭndi ushira uvyîmvye. (2715 SK)

/Bien qu'elle soit complète, une cruche se casse./

« Les apparences de santé sont souvent trompeuses. »

28. Umugabo aronka rimwé ngo nije nyamaronko.

« Le gaillard reçoit une seule fois et il prétend : « C'est moi qui reçois toujours. »

29. Umugabo s'urucúmu ku rutúgu.

/ Une grande lance sur l'épaule ne fait pas le guerrier (la vérité)/.

« L'habit ne fait pas le moine »

30. Ukurí kuruta ukugereranya (2653 SK)

/La vérité vaut mieux que la comparaison/

Un proverbe n'est pas qu'une simple comparaison »

31. Ntā kumurika izûba ryâka. (994 PS)

/ Nul ne s'éclaire lorsque luit le soleil/

« La vérité est une assurance absolue »

32. Akŭzuye ntíkamuríkwa (995 PS)

« Ce qui est plein à ras bord n'est pas besoin d'être éclairé. »

33. Ntā wŏshidīkanya yámaze kubóna ahó ukúri kurí.(997 PS)

« Nul ne devrait contester après avoir vu où se trouve la vérité. »

33. Ntā wubáza amênyɔ y'inkóko abóna umunwa wâyo. (998 PS)

« Nul ne s'enquiert des dents d'une poule lorsqu'il voit son bec. »

34. Icúkiro ry'amayêzi, irundo ry'amagúfa. (1001 PS)

/A tas de chyle, tas d'os./

« Les signes de richesse révèlent qu'on est riche. »

35. Akadáhishwa n'inda n'umuriro. (998 PS)

/Ce qui ne se cache pas c'est la grossesse et le feu/

« La vérité comme l'huile vient au-dessus ».

36. Ntā wuhísha umwôtsi inzu ísha (ou yâhîye). (1000 PS)

/On ne cache pas la fumée lorsque brûle sa maison/

« Nul ne cache la fumée lorsque brûle (ou a brûlé) sa maison. »

37. Akarí ahabóna kabonwa na böse. (992 PS)

« Ce qui est exposé à la vue est nécessairement vu par tout le monde. »

38. Ukurí kuruta ukugereranya (2653 SK)

/La vérité vaut mieux que la comparaison/

« Un proverbe n'est pas qu'une simple comparaison »

39. a. Amasângiravûka (-vâta) siyó masângiramútima. (352 SK)

« Ce n'est pas parce qu'on est enfant du même père qu'on a le même caractère. »

b. Amasângiravûka (-bêre) siyó masângiratûnga. (352 SK)

/ Parmi frères et sœurs, il y a intelligents et peu doués, pauvres et riches/

« Communauté de naissance ne signifie pas égalité de richesses, de qualités »

40. Bibwīrwa bĕnshi bikūmva bĕne vyo. (437 SK)/On s'adresse à beaucoup de gens, mais ne comprennent que ceux qui sont visés/

« Chacun pour soi et Dieu pour tous. »

41. Bihābwa mbărwa ntibihāwa ntúnu. (439 SK)

/On donne à la vache à abattre, on ne donne pas à son berger/.

Nyene amâso yērekwa bimwe ibĭndi aravyîbónera. (1202 PS)

/Qui a des yeux, on lui montre certaines choses, le reste néanmoins, il les regarde lui-même/

42. Umugeni w'ităbi bamugaya bámugarukiyeko /bámubōnye/

« Le tabac de la noce, on le méprise quand on en a repris (ou quand on l'a vu) »

43. Ubuhĭrwe bw'înka n'ukuba imwe. (2215 SK)

« Le bonheur pour une vache c'est d'être seule.

44. Vyĭnshi bibi birutwa na bíke vyīza. (3904 PS)

/Peu mais du bon vaut mieux que beaucoup mais mauvais./

« La qualité vaut mieux que la quantité ».

45. Abĕnshi bagēndana intŭntu bâbuze böse. (27 SK)

/Beaucoup marche avec du chagrin alors qu'ils ont tous perdu (Les membres de la famille)/

46. Mu Batūtsi hagwīra inká kuwazirōndeye. (1645 SK)

/Chez les Tūtsi les sont prolifiques seulement chez celui qui les a cherchée/

« Il ne suffit pas d'être dans les conditions idéales pour s'enrichir, il faut encore travailler ».

47. Ukubáza gutēra ukumenya. (868 PS)

/Demander fait connaître/

« Le savoir s'acquiert dans le dialogue »

48. Inkúru y'i bwămi iv:ga uwuyîzi. (879 PS)

/La nouvelle de la cour royale est racontée par celui qui la connaît/

« Ne parlent que ceux qui ont l'expérience »

49. Ivy'i bwămi bimenya umukevyi. (880 PS)

/Seul le valet de table est au courant des choses de la résidence royale/.

« Ne parlent que ceux qui ont l'expérience ».

50. Ntā kēra kā gusa. (908 PS)

/Nul « jadis » n'est vain/

« L'expérience traditionnelle est irremplaçable. »

51. Ntā kabúra imvo. (1023 PS)

/Nulle chose qui n'aie de cause/

« Toute chose a sa raison d'être »

52. Umugáni ugana akarího. (921 PS)

/Un proverbe narre toujours un (fait) réel/

« Toute allusion se rapporte à une réalité (qu'on cherche à faire découvrir) »

53. Umugáni ntûva ku giti, uva ku mūntu. (924 PS)

/Un proverbe ne vient pas de l'arbre, il vient d'un homme/

« Il n'y a pas de fumée sans feu ».

54. Ingurube nkúru ishibuza umutégo umunwa. (991 PS)

/Le plus âgé des porcs enlève le piège par son groin/

« L'expérience des anciens déjoue aisément la malice d'autrui »

55. Uwufíse sé ntáyobérwa umugáni wa sěkuru. (914 PS)

/Qui a encore son père n'ignore le proverbe de son grand-père/

« La force de la tradition c'est la sagesse des anciens. »

56. Ubwênge bw'imānga bumenya inguge. (885 PS)

/ Seuls les signe connaissent les astuces des précipices/.

« Dans les matières dangereuses, on consulte les experts ».

57. Ishano ribara uwaríbōnye. (886 PS)

/Le poison est raconté par celui qui l'a vu/

« Seul parle l'adversité qui en a l'expérience. »

58. Akári hējuru ukabaza inkuba (881 PS)

/Ce qui est en haut, tu le demandes à la foudre/

« On ne se renseigne valablement qu'auprès des experts ».

59. Ijoro rimenya uwarírāyeko. (888 PS) V (886 PS)

/Seul celui qui a passé une nuit blanche la connaît réellement/

« L'expérience est le meilleur guide ».

60. Akári i kuzímu ukabaza ifuku. (882 PS)

/Ce qui est dans le sous-sol, tu le demandes à la taupe/

« On ne se renseigne valablement qu'auprès des experts ».

61. Ubúryo bw'imānga bumenya inguge. (885 PS)

/ Seuls les signe connaissent les astuces des précipices/.

« Dans les matières dangereuses, on consulte les experts ».

62. Ukagōmba ibiri i kuzimu urabibaza ikizinu. (883 PS)

« Si tu veux savoir ce qui se passe dans les enfers, tu dois le demander au champignon qui en revient récemment »

63. I bukama uhashikanwa n'ûwâwe. (590 SK)

« Chez le roi, seul un des tiens peut se servir d'introducteur. Sans influence des gens bien en cours, on obtient rien »

64. I bŭnyokórome uhashikanwa na nyoko (590 SK)

« C'est par ta mère que tu arrives chez ton oncle maternel. »

65. Umugáni ucīrwa n'uwawûmvise. (2784 SK)

/ Un proverbe, tu ne l'entendras citer que par celui qui l'a entendu/.

« L'histoire est racontée par celui qui l'a entendue. L'expérience rend sage ».

/Seul le serviteur est au courant de ce qui se passe au palais/.

66. Inyoni iguruka y'îsunga igiti. (1324 SK)

/L'oiseau s'envole en se dirigeant vers un arbre/.

« On se tourne toujours vers ceux dont on espère du secours »

67. Umugizi w'înêza imurēnza impĭnga. (2186 PS).

/Celui qui fait du bien le transporte au delà des montagnes/

68. Umubănga uvyāra akabănga (4164 PS)

/ L'arbre umubănga engendtre un petit mubănga/

« Tel père, tel fils. »

69. Ŭgusūmba arakumanurira (3341 PS)

/Qui est plus grand t'aide à faire descendre ce qui se trouve là où tu n'arrives pas./

« L'expérience fait la science. »

70. Ijîsho ry'úmugabo rihakuza buníni (742 SK)

/L'œil de l'homme fait lever une grosse pâte/

« L'œil du maître engraisse le cheval »

71. Imâna igúha igukūra kugashatsi ikagushira ku gahūndo. (819 SK)

/Le Dieu qui va te donner t'enlève sur une souche et te met sur un épi de maïs/sorgho/

« Un bon ami t'apprend à pêcher un poisson plutôt qu'à le consommer ».

II.3. Du mythe de la caverne de Platon aux proverbes kirundi sur la connaissance

II.3.1. Analyse sémantique

En ce qui est de l'exploitation de notre corpus, nous allons rapprocher les proverbes de la connaissance des différentes étapes du mythe de la caverne de Platon et chercher les verbes correspondants dans les proverbes kirundi. Cela implique que nous partons des connaissances les plus pauvres pour arriver aux connaissances les plus riches, c'est-à-dire des connaissances du monde sensible aux connaissances du monde intelligible.

II.3.1.1. Les connaissances les plus pauvres

A. L'ignorance / L'illusion

Les prisonniers de la caverne ignorent l'existence des objets réels. Ils ne connaissent que les objets fabriqués.

En kirundi, ignorer signifie « kuyoberwa » ; contraire de « kumenya » (savoir. connaître). Ce terme peut également signifier « kutamenya »(ne pas connaître, ne pa savoir). Celui qui ignore (l'ignorant) devient « intamenya », « ŭtāzi ».

Passons aux proverbes kirundi, pour essayer d'en faire ressortir cette ignorance.

1. Icó utāzí murīcarana. (1130 PS)

/ Ce que tu ne connais pas s'assied en ta compagnie/

« Tu ignores la présence de ton ennemi ».

Ici, « Icó » représente « ikintu » (la chose), « utāzí » – ce que tu ne connais pas, que tu ignores, et « murīcarana » représente une chose qui est là à côté de toi.

« Utāzí » vient du verbe « kutámenya », traduit littéralement par « ne pas connaître », « ignorer ». Ici on se demanderait ce qui empêche de connaître la chose qui est là en ta compagnie. Pour connaître « ico kintu » qui est là, il faut l'avoir vu ou l'avoir touché. Ainsi donc, si cette chose n'a pas été vue ou n'a pas été touchée, alors elle n'est pas connue (utazi) malgré sa présence. Donc, « l'aveuglement » et « l'insensibilité » rendent ignorant.

Le prisonnier qui ne voit que la lueur d'un feu allumé loin de lui ne peut pas voir tout ce qui se trouve dans la caverne ou ne peut pas les toucher parce qu'il est privé de mouvement par les liens.

2. Ingūmba itāzi ikibi irigata inshênyo. (1135 PS)

/La vache stérile qui ne connaît pas le mal lèche la hache./

« L'ignorance fait faire des bêtises. »

L' « Ingūmba » qui n'a aucun rejeton d'elle, représente une personne qui est totalement inconsciente dans la mesure où elle ne parvient pas à discerner le bien du mal.

Soient A, B, C, D, les termes qui forment l'énoncé.

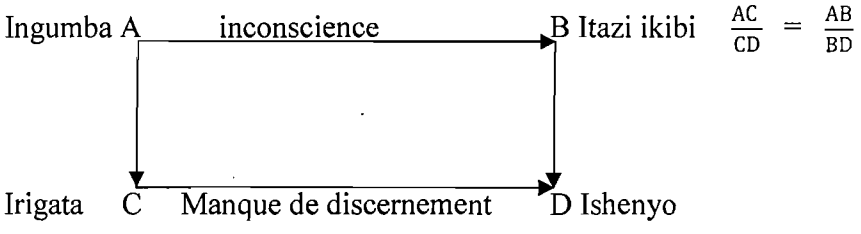
A : Ingumba

B : Itazi ikibi

C : Irigata

D : Ishenyo

Si nous nous en tenons à cet énoncé, nous constatons les rapports suivants :



$$\frac{AC}{CD} = \frac{AB}{BD}$$

A (ingumba) est en relation avec C (irigata). Conséquement, B (itazi ikibi) est en relation avec A et C impliquant à son tour D (ishenyo).

L'inconscience implique le manque de discernement.

Nous pourrions ainsi dire que l'inconscience et le manque de discernement sont des caractéristiques de l'ignorance.

Inconscient, le prisonnier de la caverne ne peut pas savoir que ce qu'il voit n'est qu'image.

3. Intámenya y'úmugabo irumāngana ingūmba. (1140 PS)

/Un homme qui ne sait pas mange seule (la pâte) alors qu'il a des vaches stériles./

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

Prenons le verbe « irumangana /i-rum-ang-an-a/. Les suffixes –ang – et –an – sont applicatifs. Ceci montre que l' « intimenya » aurait utilisé « l'ingumba » mais il n'a rien fait. « Kurumanga » est fait par celui qui est pauvre, qui a manqué les légumes pour manger sa pâte, « kurumangana » montre que les légumes sont là mais elles ne sont pas mangées.

Manger la pâte seule alors que les légumes sont là, c'est de la sottise.

Le prisonnier de la caverne manque de l'intelligence pouvant lui servir de lumière pour l'éclairer et voir mieux pour connaître l'état dans lequel il se trouve.

4. Intámenya y'úrunyegeri yītēkera mu mashûrwe. (1140 PS)

/Une fourmi ignorante s'emballe dans les fleurs/

« L'ignorance fait faire des bêtises ».

Le verbe « yītēkera » vient de « gutêkera », emballer. Donc, « kwītēkera » /ku-i-tek-ir-a/ signifie s'emballer justifié par le préfixe –i– qui est auto-applicatif. Quand on emballe quelque chose, ici il y a question de sécurité, de protection. Pourquoi alors cette fourmi est « intámenya » (l'ignorante) alors qu'elle se protège ? Le problème se trouve dans son lieu de refuge (amashûrwé). Les fleurs fanent très rapidement, elles n'ont pas une vie longue.Ceci qui montre que la fourmi s'est exposée à la mort. Elle, qui ne veut que protection et ne voulant pas se faire mal, innocemment se met dans l'insécurité. L'ignorance est révélée ici par l'innocence.

5. Intîmenya niyó ntîgaya (1061 PS)

/ Celui qui ne se connaît pas, ne se méprise pas (ne se dédaigne/mésestime pas)/.

« Ntiyīgáya » vient du verbe « kugaya » - mépriser, mésestimer : ceci est un jugement négatif en l'endroit d'une personne supposée sans valeur.

Dans « ntiyīgáya » /n-ta-i-i-gay-a/ y apparaît le suffixe auto-applicatif –i –. Donc, cette personne doit se mépriser, se dédaigner. Mais nous avons vu qu'elle est « intîmenya », elle ne se connaît pas. Ce qui implique qu'elle ne peut pas juger celle qu'elle ne connaît pas. En d'autres mots, elle n'est pas consciente de ce qu'elle est. Par inconscience, « intîmenya » devient igorant(e).

Le prisonnier de la caverne n'est pas conscient de la situation dans laquelle il vit, raison pour laquelle il est incapable de porter jugement sur les ombres qu'il prend comme objet réels.

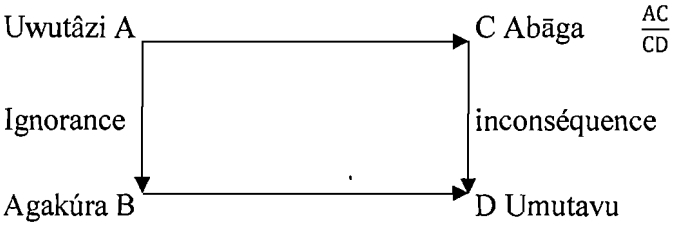
6. Ŭtazi agakúra abāga umutavu. (3642 SK)

/Qui ne connaît pas ce qui grandit abat un petit veau/

« L'ignorant ne pense pas à l'avenir »

« Agakúra » (ce qui grandit) fait référence à l'avenir car grandir prend un temps qui ne se limite pas au présent. Et « kubâga » (abattre), c'est mettre fin à la vie. « Kubâga umutavu » (abattre un petit veau) signifie mettre fin à la vie de ce veau qui grandit. Donc, c'est l'empêcher de grandir.

Représentons cela par ce schéma où A=uwutâzi, B= Agakúra, C= Abāga et D= Umutavu



$$\frac{AC}{CD} = \frac{AB}{BD}$$

Celui qui ignore l'avenir (agakúra), abat un petit veau : l'empêche de grandir. Il agit alors par inconséquence.

Par inconséquence, le prisonnier de la caverne est incapable de penser à l'avenir : à autre chose que ce qu'il connaît.

7. Ŭtāzi ubwênge ashīma ubwîwé. (3655 SK)

/Celui qui n'est pas intelligent admire sa propre intelligence/

« Ce sont les tonneaux vide qui font beaucoup plus de bruit ».

«Ashīma » (admire) vient du verbe « gushīma » - admirer, apprécier. D'une manière générale, on admire ou apprécie quelqu'un ou quelque chose parce qu'il y a une valeur ajoutée à ce qu'on connaissait.

Ici, nous sommes confrontés à « Uwutâzi ubwênge » (celui qui n'est pas intelligent) mais admire ce qu'il n'a pas. Donc, il admire son ignorance. Il fait une répétition de l'ignorance. Il se tourne ou nage dans l'ignorance. C'est ce que nous trouvons chez le prisonnier de la caverne. Il est dans l'ignorance et garde l'illusion de la connaissance dans sa conviction que les ombres sont ce qu'il faut garder comme objets réels.

8. Ŭtāzi ukúri yāzāmbira ŭmurya. (1132 PS)

/Qui ignore la vérité supplie celui qui le mange/.

« L'ignorant recourt naïvement à son ennemi ».

« Yāzāmbira » vient du verbe de « kwāzāmba » - supplier avec naïveté. Quand on supplie une personne, c'est parce qu'on a mis sa confiance en elle et on trouve qu'elle est capable de faire ce dont on lui demande.

Avoir confiance en celui qui la mange (ŭmurya) montre que réellement la personne qui supplie (yāzāmbira) ignore la vérité : elle ne sait pas à qui elle s'adresse. Sa naïveté prouve qu'elle est ignorante.

Le prisonnier de la caverne est si crédule qu'il se contente d'apprécier les ombres. Il met sa confiance totale en ce qu'il connaît : son illusion.

9. Umupfú ntiyīnûkira. (1074 PS)

/Un cadavre ne sent pas la mauvaise odeur qu'il exhale/.

« Sans conscience, sans critique ».

« Ntiyīnûkira » vient du verbe « kunūka » /ku-nūk-a/ qui signifie dégager une mauvaise odeur, ou sentir mal. « Kunūkira » /ku-nūk-ir-a/, dégager ou exhaler une mauvaise odeur pour autrui. Dans kwĭnūkira /ku-i-nūk-ir-a/, nous avons deux suffixes auto-applicatifs /-i- et –ir-/. Ceci signifie que celui qui dégage, exhale la mauvaise odeur, c'est lui-même qui la sent. Donc, nous avons la réflexivité dans la mesure où c'est une même personne qui dégage et sent son odeur.

Comme « kwĭnūkira » est l'acte de l'odorat, « kutînûkira » (ne pas sentir sa mauvaise odeur) montre que cet organe de sens, le nez, n'est plus fonctionnel : « yarápfūye »(il est mort). Ce qui implique que, « umupfu » qui est dépourvu de sens ne peut pas sentir aucune odeur . Il est inconscient de la réalité sensible.

Inconscient, le prisonnier de la caverne est incapable de pousser loin sa réflexion et se demander pourquoi il est dans cet état.

10. Ŭtāzi nyakătsi agasohokako. (1143 PS)

/Qui ne connaît pas l'herbe médicinale y défèque dessus/.

« L'ignorant méprise ce qui est son salut ».

« Agasohokako » vient du verbe « gusohoka ». Dans son sens propre, il signifie « sortir ». Mais dans son sens figuré, il signifie « faire grand besoin », « déféquer ».

Agasohokako /a-ka-sohok-a-ko/: dans ce verbe, -ka- est un préfixe de classe qui désigne « akantu » (nyakătsi) et – ko est une préposition (sur). Un homme intelligent, quand il veut se soulager, il doit se diriger dans un endroit approprié. Il ne peut pas oser souiller un objet de valeur comme cette herbe médicinale. Y déféquer dessus serait un mépris ou un dédain très exagéré. Cela montre que « kugasohokako » est un acte d'un ignorant. Il est inexpérimenté en matière de médecine.

Le prisonnier de la caverne qui ne connaît que celle-ci dès son enfance ne peut pas prétendre faire mieux que se soumettre à son enchaînement et à son illusion de la connaissance.

B. La croyance

Hors de la caverne, le prisonnier, grâce à la lumière du soleil, a vu les objets réels qui ne sont plus les ombres ou les images qu'il avait l'habitude de voir. Pourquoi ce terme de « croyance »?

Pour Platon, le prisonnier n'a pas encore la connaissance même si il a vu les objets réels. Cette dernière se trouve au-delà de ce qui est sensible. Ce terme est plus clair quand nous prenons la définition de LALANDE qui dit que *« la croyance est l'équivalent de l'opinion, et désigne un assentiment imparfait, qui, comme l'opinion comporte tous les degrés de probabilité. »*[43]

En kirundi, l'opinion est « icîyumvīro » qui vient de « kwĭyumvīra » (penser, réfléchir). Et croire c'est « kwemera ». La croyance (iyémera) – acceptation, consentement - .

Selon Platon, nous pouvons dire que la croyance c'est accepter cette opinion. Or, dans l'opinion, il y a des degrés de probabilité.

Nous allons alors illustrer cette croyance selon le prisonnier content de sa découverte et selon Platon qui n'est pas du tout satisfait de cette croyance du prisonnier.

a. La croyance du prisonnier

1. Akadáhishwa n'inda n'umuriro. (998 PS)

/Ce qui ne se cache pas c'est la grossesse et le feu/

« La vérité comme l'huile vient au-dessus ».

« Akadáhishwa » (ce qui ne se cache pas) vient du verbe « guhísha »(cacher). Une chose est cachée parce qu'on ne veut pas qu'elle soit vue. Est-il alors possible de cacher toute chose ? Ici, nous voyons qu'au fur et à mesure du temps, la grossesse est visible. Quant au feu, il est très difficile de le cacher étant donné qu'il ne se laisse pas faire en brûlant et laisse dégager une fumée qui peut être vue de loin d'où « ntawuhísha umwôtsi inzu ísha ». Même si la grossesse est cachée, on finira par voir l'enfant à sa naissance. Pareillement, même si on cache le feu, ses effets, ses traces restent. C'est inutile d'essayer d'enterrer la vérité.

[43] LALANDE (André), ***Vocabulaire Technique et Critique de la philosophie***, p.197

Pour le prisonnier qui sort de la caverne et qui a déjà vu la lumière, il lui est impossible de ne pas voir les objets réels et le soleil qui illumine ces objets.

2. Akarí ahabóna kabonwa na böse (992 PS)

/Ce qui est dans un endroit éclairé est nécessairement vu par tout le monde/.

« Akarí »/a-ka-rí/le –ka– est un préfixe de classe qui montre « akāntu » (une petite chose) et -rí- est le thème radical du verbe « kuba » (être). Ce qui donne « akantu kari ».

« Ahabona /a-ha-bon-a/, ici le préfixe de classe –ha – montre le lieu, (ahantu) et – bon – est le thème radical du verbe « kubóna » (voir). Donc, « ahabóna » veut dire « ahāntu habona » (un endroit éclairé).

« Kabonwa »/ka-bon-u-a/ (est vu). Donc, la petite chose (représentée par –ka –) est vue. Pour celui qui est doté de la vue, la seule condition qui reste pour voir c'est la lumière. Alors. si la chose est éclairée, il n'y a aucun doute qu'elle ne soit pas vue.

> *« Tu le vois, ce n'est pas à la mesure d'une misérable sorte de chose que le lien qui lie entre elles la sensation de voir et la propriété d'être vu l'emporte en valeur sur les autres modes de liaisons..., s'il est vrai que ce ne soit pas une chose sans valeur, que la lumière. »*[44]

Ayant quitté la caverne, le prisonnier a vu les objets réels parce qu'ils étaient éclairés par la lumière du soleil (Ahabóna).

3. Akŭzuye ntíkamuríkwa (995 PS)

« Ce qui est plein à ras bord n'est pas besoin d'être éclairé. »

« Akŭzuye » (un petit récipient plein) ne demande pas beaucoup^d'effort à celui qui regarde son contenu. D'un seul coup, il voit.

[44] Platon, ***La République***, Livre VI,[507[e]6-508a2]

« Ntikamurikwa » (on n'éclaire pas) vient du verbe « kumurika » (éclairer). On éclaire quand il y a de l'obscurité. Si on n'éclaire pas et qu'on voit ce qu'on veut voir, cela signifie qu'il y a la lumière. Dans ce cas, « kwŭzura » devient synonyme de « éclairer »(kumurika). Quand il y a la lumière, éclairer est inutile (ntibamuríka).

Après avoir vu les objets réels, le prisonnier n'a plus besoin de prendre pour vrai les ombres.

4. Inkúru mbárirano irutwa n'îyo wīyúmviye (1191 PS)

/Une nouvelle rapportée est moins valable que celle que tu as entendue de te propres oreilles/.

« Ce que tu as toi-même entendu vaut mieux que des rumeurs ».

« Mbárirano » vient du verbe « kubara » (raconter) qui, lui aussi donne jour à ces autres vocables : « kubárira » (raconter à) et « kubárirana » - se raconter dans le sens de transmettre – c'est-à-dire que A raconte à B et B raconte à C et ainsi de suite. D'où l'altération du sens.

« Wīyúmviye » vient du verbe « kwŭmva » (entendre). Il donne à « kŭmvira » -entendre pour -. A entend pour C comme dans « yamwūmviye amanota » (il a entendu ses notes, ses résultats). C'est-à-dire que A entend ce que B raconte à C peut-être parce que C a un défaut d'ouïe ou s'il est distrait ou absent. Ainsi donc, A « arabárira » (raconte à) C ce que B « yavuze » (a raconté).

Mais, « kwĭyumvira » /ku-i-umv-ir-a/, avec le suffixe –i – réfléchi, nous voyons que l'action revient à la même personne ; ce qui signifie que C « arîyumvira ivyó B yavuze » - C entend de ses propres oreilles ce que B a raconté ; une nouvelle sans déformation qui vient de la source – même. Entendre de ses oreilles ou voir de ses yeux engendre une certaine certitude inébranlable.

Dans sa caverne, le prisonnier ne captait que les échos des voix des marionnettistes. Mais quand il est sorti, il entend les vrais sons. Son regard est également détourné des images et contemple les vrais objets.

5. Ntā wumúrika izûba ryâka. (994 PS)

/On n'éclaire pas lorsque luit le soleil/.

« Ūmúrika » (qui éclaire) vient du verbe « kumurika » (éclairer). On éclaire quand il y a de l'obscurité.

« Ryâka (luit) vient de « kwāka (luire, briller). Quand le soleil brille, luit, il y a de la lumière.

Ainsi, la lumière du soleil chasse l'obscurité et tout est visible. C'est dans ce sens que, ayant vu les objets réels à la sortie de la caverne, le prisonnier ne peut plus les confondre aux ombres.

6. Ntā wubáza amênyo y'ínkoko abóna umunwa wâyo. (998 PS)

/On ne demande pas les dents d'une poule quand on voit sa bouche/

« Nul ne s'inquiète des dents d'une poule lorsqu'il voit son bec »

« Wubáza » vient de « kubáza »- demander -. On demande dans le but de chercher à connaître, souhaiter connaître..., on veut savoir.

« Abóna » de « kubóna » - voir -. Comme on dit que « qui cherche trouve », le chercheur n'a plus besoin de continuer à faire ses investigations quand il a atteint son but.

« Kubáza » amênyo y'ínkoko (demander les dents d'une poule) c'est qu'on veut savoir. Kubóna umunwa wâyo (voir son bec) c'est savoir, connaître. En plus, le bec est ce qui représente les dents d'une poule. Il est donc inutile de demande plus (ntā wubáza).

En dehors de la caverne, le prisonnier voit les vrais objets et entends les vrais sons. Il n'a plus besoin de les prendre pour les images ou les échos.

7. Ukurí kuruta ukugereranya (2653 SK)

/La vérité vaut mieux que la comparaison/

« Un proverbe n'est pas qu'une simple comparaison »

« Kuruta » signifie être plus grand que, valoir plus que. « Ukugereranya » signifie comparer, estimer. Il vient de « kugera » - mesurer – qui donne lui aussi « kugerera » -mesurer pour. Alors, « kugereranya » peut signifier comparer deux mesures ou estimer les mesures. Toutefois dans les deux cas, il n'y a pas de certitude.

Si dans l'estimation, il n'y a pas de certitude, alors elle se trouve dans la vérité (ukuri) qui est la plus value qu'estimer.

Quand le prisonnier est sorti de la caverne, il a vu le soleil et non le feu de la caverne et les vrais objets au lieu des images. Il n'a plus envie de retourner dans la caverne où il ne pouvait pas voir le réel.

b. La croyance selon Platon

1. Agahama ntigakūrá agahamíre (34 SK)

/L'ocre rouge n'enlève pas les défauts/

« Tout ce qui brille n'est pas de l'or »

« Ntigakura » est le contraire de « gukûra » - enlever, déplacer, retirer, faire disparaître, supprimer. On enlève les objets d'un endroit pour les mettre ailleurs ou on supprime ce dont on n'a pas besoin. Cela est alors possible suivant le moyen utilisé. S'il n'est pas efficace, on n'obtient pas le résultat attendu (ntigakūrá).

Ainsi, nous pouvons dire que « agahama » n'est pas efficace pour enlever ou supprimer « agahamíre ».

Selon Platon, bien que le prisonnier ait vu les choses sensibles, il n'a pas encore atteint la vraie connaissance. Il ignore toujours.

2. Akarānga ntíkaba mw.īkebano. (218 SK)

/La beauté ne réside pas/ n'est pas dans le beurrier/

« Les artifices ne donnent pas la beauté »

« Ntíkaba » est le contraire du verbe «kuba » - être -, résider ou habiter. Ici, « ikebano » (le beurrier/est considéré comme [l'habitation/la demeure] la maison de la beauté mais cette dernière ne s'y trouve pas (ntikaba). Donc, il faut la chercher ailleurs. Ce qui habite le beurrier n'est pas la beauté. Le prisonnier croit connaître la vérité mais il ne l'a pas encore connue.

3. Umugabo si urucúmu. (1077 PS)

/L'homme n'est pas une grande lance/

« La grande lance ne fait pas d'un homme est vaillant guerrier ou un sage »

« L'habit ne fait pas le moine »

« Si » est le contraire du verbe « kuba » (ri)- être. « Urucumu » est une grande lance et « umugabo » est un sage ou un vaillant guerrier. Si c'est la lance qui fait ce qu'est l'homme, alors, il ne peut pas exister sans cette lance ce qui n'est pas vrai. Donc, « umugabo » n'est pas « urucumu » et « urucumu » ne fait pas « umugabo ». Voir « urucumu » ne fait pas penser à « umugabo ».

La connaissance ne se trouve pas dans les choses sensibles. C'est ainsi que Platon exige de passer d'un autre monde pour la recevoir : le monde intelligible.

II.3.1.2. Les connaissances les plus riches

A. La pensée discursive

La pensée discursive ou connaissance liée au monde intelligible est une action de l'âme. Celle-ci traitant les objets sensibles comme les copies du monde intelligible, elle part des hypothèses pour enfin aboutir à une conclusion. S'appuyant sur des proverbes kirundi, essayons de représenter cette connaissance grâce à laquelle le prisonnier de la caverne parvient à distinguer les différentes catégories de ces objets sensibles. Il va de l'universel au particulier.

1. a) Amasângiravûka (-bêre) siyó masângiratûnga. (352 SK)

/ Parmi frères et sœurs, il y a intelligents et peu doués, pauvres et riches/

« Communauté de naissance ne signifie pas égalité de richesses, de qualités »

a) Amasângiravûka (-vâta) siyó masângiramútima. (352 SK)

« Ce n'est pas parce qu'on est enfant du même père qu'on a le même caractère. »

« Amasângiravûka » est un substantif fait de deux verbes « gusāngira »- partager- et « kuvûka »- naître. « Gusāngira kuvûka » c'est être né du ou des mêmes parents.

« (A) masângiratûnga » est lui aussi un nom issu de deux verbes « gusāngira » -partager- et « gutûnga »-s'enrichir. « Gusāngira itûnga » (itûnga : la richesse) veut dire partager la richesse ou avoir les mêmes droits sur une richesse commune, les mêmes qualités.

« (A) masângiramútima » vient du verbe « gusāngira »-partager- et « (u)mutíma »-le cœur, l'esprit, le caractère. Ceci montrerait que être né du /des mêmes parent(s) supposerait avoir les mêmes qualités, le même caractère ou être riche à niveau égal. Mais nous avons « siyo » (ce n'est pas) qui vient nier cette supposition. C'est-à-dire que toute personne est différente de l'autre. Chacun a un caractère, des qualités (défauts), des richesses tout à fait différentes d'autrui.

Considérons ceci : (a x b)= amasângiravûka

(a x c)= amasângiratûnga/mútima.

(a x b)=(a x b) si ils ont les mêmes qualités ou le même caractère. Mais nous avons vu qu'ils sont différents. Ceci montre que (a x b)≠(a x c) parce que b≠c. Malgré le fait que le losange et le rectangle sont des quadrilatères, l'un est différent de l'autre.

2. Bibwīrwa bĕnshi bikūmva bĕne vyo. (437 SK)

/On s'adresse à beaucoup de gens, mais ne comprennent que ceux qui sont visés/

« Chacun pour soi et Dieu pour tous. »

« Bibwīrwa » vient du verbe « kubwîra » - dire à, s'adresser à, parler à. « Bibwīrwa bĕnshi » veut dire les paroles sont dites à beaucoup de gens. On s'adresse à un groupe de personnes.

« Bikūmva » vient de « kwŭmva »-entendre. « Bikūmva bĕne vyo » signifie : les paroles dites sont entendues et comprises par les concernés.

Même si l'information est donnée à un groupe de gens, il y a dans ce groupe même un sous-groupe de ceux qui ont capté leur message. Les autres ne sont pas concernés.

3. Bihābwa mbărwa ntibihāwa ntúnu. (439 SK)

/On donne à la vache à abattre, on ne donne pas à son berger/.

« Bihābwa » est du verbe « guha », donner, offrir. « Bihābwa »-les choses sont données à.

« (I)mbărwa » vient du verbe « kubâga »=abattre, dépecer. « Imbărwa » est une bête à abattre. « Bihābwa imbărwa » signifie qu'on donne des choses à une bête (vache) à abattre (parce qu'on veut l'engraisser).

« Ntibihābwa Ntúnu »=on ne donne pas au berger. Comme le berger ne sera pas abattu, on n'a pas besoin de l'engraisser. Quoi que nombreuses, toutes les vaches de la ferme ne seront pas traitées de la même manière, non plus toutes ne seront pas abattues.

4. Nyene amâso yērekwa bimwe ibĭndi aravyîbónera. (1202 PS)

/Qui a des yeux, on lui montre certaines choses, le reste néanmoins, il les regarde lui-même/

« Yērekwa » vient du verbe « kwĕreka » qui signifie montrer, et « yērekwa » signifie : on lui montre.

« Yērekwa bimwe » : on lui montre certaines choses (pas toutes).

« Aravyîbónera », du verbe « kubóna »-voir- et « kwĭbonera » : voir de ses propres yeux.

« Ibĭndi aravyîbónera » : les autres choses, il les voit lui-même.

« Nyene amâso » est celui qui a des yeux. C'est une personne intelligente. Elle ne reste pas là où elle est, mais elle cherche toujours à connaître davantage et a un esprit de discernement.

5. Abĕnshi bagēndana intŭntu bâbuze böse. (27 SK)

/Beaucoup marche avec du chagrin alors qu'ils ont tous perdu (Les membres de la famille)/

« Bagēndana » est du verbe « kugenda » : marcher, aller, avancer,...

« Bagēndana » /ba-gēnd-an-a/ : marcher ensemble, aller avec, avancer ensemble. Il y a la réciprocité grâce au suffixe dérivatif –an-. « Bagēndana intŭntu », ils vont avec du chagrin.

« Bâbuze », du verbe « kubúra » : perdre, manquer. « Bâbuze böse », qu'ils ont tous perdu (les membres de la famille).

« Abĕnshi » (certains), est une partie prise dans « böse » (tout le monde). Ce qui montre que dans l'ensemble de ceux qui ont perdu les membres de leur famille quelques-uns seulement ont du chagrin. Les autres n'en ont pas.

Dans l'ensemble des triangles, il y a des triangles isocèles, des triangles rectangles... Par la pensée discursive, on parvient à partir d'un ensemble d'en tirer d'autres sous-ensembles. L'esprit de discernement qui manquait au prisonnier de la caverne est maintenant retrouvé.

6. Mu batūtsi hagwīra inká kuwazirōndeye. (1645 SK)

/Chez les Tūtsi les vaches sont prolifiques seulement chez celui qui les a cherchées/

« Il ne suffit pas d'être dans les conditions idéales pour s'enrichir, il faut encore travailler ».

« Hagwīra » est du verbe « kugwīra » : multiplier. « Hagwīra » signifie se multiplie(nt).

« Hagwīra inka » : les vaches se multiplient ou sont nombreuses.

« Kuwazírōndeye » du verbe « kurōndera » qui signifie chercher. « Kuwazírōndeye » : chez celui qui les a cherchées, qui sait comment les entretenir.

Généralement chez les Tutsi, il y avait des vaches. Mais la condition d'avoir beaucoup de vaches n'est pas seulement d'être un Tutsi ; il faut aussi savoir entretenir les vaches. Dans l'ensemble des Tutsi, seuls ceux qui savent les entretenir en ont en grand nombre. Dans l'ensemble des hommes, il y a le genre masculin ou le genre féminin ; il y a également les noirs, les blancs, les rouges et les jaunes,...

7. Ukubáza gutēra ukumenya. (868 PS)

/Demander fait connaître/

« Le savoir s'acquiert dans le dialogue »

« Ukubáza » vient du verbe « kubáza » qui signifie demander. « Ukubáza ». c'est l'acte de demander.

« Gutēra » vient du verbe « guta » qui signifie jeter, perdre, et « gutêra » signifie lancer, planter.

« Ukumenya » est du verbe « kumenya » qui signifie savoir, connaître. « Ukumenya » signifie le savoir, la connaissance.

Ceci veut dire que quand on demande (ce dont on ignore), on parvient à connaître, à savoir. Dans le cas contraire, si on ne demande pas, on ne connaîtra pas, on ne saura pas. Dans un groupe de gens, seuls sont capables dè connaître ceux qui veulent apprendre ; c'est-à-dire ceux qui sont en quête du savoir.

8. Vyĭnshi bibi birutwa na bíke vyīza. (3707 PS)

/Peu mais bon vaut mieux que beaucoup mais mauvais./

« La qualité vaut mieux que la quantité ».

« Birutwa » vient du verbe « kuruta » qui signifie être plus grand, plus âgé, avoir une grande valeur que. « Birutwa » veut dire moins grand, moins âgé, moins que...

« Vyĭnshi bibi » :sont nombreuses les choses de mauvaise qualité et « bíke vyīza » sont peu des choses de bonne qualité.

Dans un ensemble de choses, il faut savoir les comparer et les distinguer. Savoir le bien et le mal.

En ce qui concerne la connaissance liée aux mathématiques, il faut savoir qu'un ensemble de choses est fait d'autres sous-ensembles qu'il faut bien distinguer les uns des autres.

B. La pensée dialectique

L'âme, immortelle, est en possession de toutes les idées du patrimoine du savoir. Par réminiscence, surgit en elle, la vérité parce qu'elle ne se rappelle que la connaissance de ce qu'elle a contemplé auparavant. Mais au-delà de ces idées, il y a l'Idée suprême, l'Idée du Bien qui doit son honneur au plus rang car aux sujets connaissant elle donne la puissance de connaître,

aux objets connaissant leurs vérités ; elle est cause de l'intelligibilité et de la science, elle est objet du savoir. Il nous revient de représenter cette connaissance dans les proverbes kirundi.

En kirundi, pensée ou idées sont appelées « ivyîyumviro » et ce thème vient du verbe « kwĭyumvīra »/ku-i-umv-ir-a/ : penser, réfléchir. Dans ce verbe, il y a deux infixes jouant le même rôle d'auto-applicatif : le –i – et le – ir –. Cela montre qu'il y a une grande insistance à l'action de ce verbe car l'action serait faite par deux individus différents mais ces derniers se fusionnent pour n'être qu'un. C'est le travail de l'âme.

1. a. Akári hējuru ukabaza inkuba (881 PS)

/Ce qui est en haut, tu le demandes à la foudre/

« On ne se renseigne valablement qu'auprès des experts ».

a. Akári ikuzímu ukabaza ifuku. (882 PS)

/Ce qui est dans le sous-sol, tu le demandes à la taupe/

« On ne se renseigne valablement qu'auprès des experts ».

« Akari » est du verbe « kuba-ri »=être, ce qui signifie une petite chose qui est.

« kubáza » : demander, s'inspirer. « Kubáza inkuba », c'est demander à la foudre.

« Akarí hējuru : c'est une petite chose qui est en haut.

« Akari i kuzimu » : c'est une petite chose qui est dans le sous-sol.

« Ukabaza ifuku » : tu la demandes à la taupe.

Ici, nous remarquons que « Akari i kuzimu » et « Akari hejuru »sont des petites choses difficiles à voir et qui se trouvent dans des endroits inaccessibles. Pour connaître ces choses, il faut demander à « inkuba », la foudre, et « ifuku », la taupe qui, elles, sont habituées à ces endroits.

Ce qui signifie que l'Idée du Bien ne peut être captée que par l'âme (comparable à la foudre et à la taupe) qui aurait contemplée les idée avant sa descente dans le monde sensible.

2. I bŭnyokorome uhashikanwa na nyoko. Voir (590 SK)

/Chez ton oncle maternel, tu y arrives grâce à ta mère/

« Les fins justifient les moyens ».

« Uhashikanwa » est des verbes « gushika » : arriver et « gushikana » : amener ou donner, offrir. Comme dans « yashikanye umutima » : il a offert/donné son cœur. « Gushikanwa » c'est arriver au moyen de, par, grâce à.

« Nyoko » : ta mère, a une relation directe avec ton oncle maternel (fraternité). En l'absence de ta mère, tu n'as pas de relation avec « nyokórome » (ton oncle).

En dehors de l'âme, il est impossible d'atteindre le monde intelligible et grâce à elle qui est de ce monde, on parvient à connaître la vérité.

3. Ijoro rimenya uwarírāyeko. (888 PS) V (886 PS)

/Seul celui qui a passé une nuit blanche la connaît réellement/

« L'expérience est le meilleur guide ».

« Rimenya » vient du verbe « kumenya » : connaître, savoir. « Rimenya » signifie « est connu ». « Ijoro rimenya » : la nuit est connue.

« Uwarírāyeko » est issu du verbe « kurâra » : passer la nuit, dormir, se coucher. Le « -ko-« de « uwarírāyeko » est la préposition « sur », on dirait qu'il s'est couché sur la nuit.

Toutefois, nous savons qu'on ne peut pas se coucher sur une nuit mais qu'on peut la passer toute blanche. Donc, celui qui a veillé connaît certainement ce qui se passe la nuit. Seule l'âme qui aurait contemplé les idées est capable de saisir ce que c'est la réalité.

4. Ingurube nkúru ishibuza umutégo umunwa. (991 PS)

/Le plus âgé des porcs enlève le piège par son groin/

« L'expérience des anciens déjoue aisément la malice d'autrui »

« Ishibuza », du verbe « gushíbura » : lancer à l'aide de.

« Ingurube nkúru » est ce porc plus ancien qui connaît, par expérience les manières de tendre les pièges.

« Ishibuza umutégo umunwa », il enlève le piège à l'aide de son groin ; donc il le fait sans difficulté. Qui a de l'expérience en sait plus que tous les devins. Ainsi donc c'est l'idée du bien qui est cause universelle de toute beauté, génératrice de lumière et du souverain de lumière, souveraine dans l'intelligible.

5. Inkúru y'i bwămi ivuga uwuyîzi. (879 PS) V (880 PS).

/La nouvelle de la cour royale est racontée par celui qui la connaît/

« Ne parlent que ceux qui ont l'expérience »

« Ivuga » vient du verbe « kuvuga » : raconter, dire, parler. « Ivuga » signifie « est dit ». « Ivuga uwuyîzi » est dite, racontée par celui qui la connaît. Pour parler sans déformer les nouvelles du roi, il faut l'avoir côtoyé. Sinon, cela serait un mensonge.

Pour avoir contemplé l'Idée du Bien, l'âme est capable de capter la réalité.

6. Imâna igúha igukūra kugashatsi ikagushira ku gahūndo. (819 SK)

/Le Dieu qui va te donner t'enlève sur une souche et te met sur un épi de maïs/sorgho/

« Un bon ami t'apprend à pêcher un poisson plutôt qu'à le consommer ».

« Igúha » vient du verbe « guha » qui signifie donner, offrir. « Igúha » signifie qui te donne.

« Igukūra » vient du verbe « gukûra » qui signifie enlever, déplacer. « Igukūra » signifie te déplace, t'enlève.

« Igukūra ku gashítsi » signifie t'enlever sur une souche (qui n'a plus de vie).

« Ikagushira » vient du verbe « gushíra » qui signifie mettre, placer. « Ikagushira » signifie te met, te place. « Ikagushira ku gahūndo » signifie : te met sur un épi de maïs/sorgho (La nourriture, la richesse).

Donc, Dieu te tire des conditions difficiles pour (t'offrir les bonnes choses) te placer dans les meilleurs.

Ici, nous y trouvons le rôle du Bien qui est celui de nous faire connaître la vérité, la vraie connaissance qui remplace l'ignorance.

7. Ijîsho ry'úmugabo rihakuza buníni (742 SK)

/L'œil de l'homme fait lever une grosse pâte/

« L'œil du maître engraisse le cheval »

« Rihakuza » est du verbe « guhákura » qui veut dire enlever la pâte dans l'ustensile où elle a été préparée. « Rihakuza buníni » c'est qu'il fait prendre une grande part que d'habitude. Un chef ne permet pas que ses sujets commettent des erreurs ou violent ses lois. De peur d'être renvoyés ou corrigés d'une autre manière, ces sujets se conforment à ses règles et donnent de meilleurs résultats.

Il en est de même pour la connaissance de la nature du Bien. C'est la connaissance de la plus grande connaissance au profil de la plus basse connaissance. La présence du Bien implique la présence de la connaissance, de l'intelligence.

8. Ntā kabúra imvo. (1023 PS)

/Nulle chose qui n'aie de cause/

« Toute chose a sa raison d'être »

« Kabúra » vient du verbe « kubúra » qui signifie manquer, perdre. « Ntā kabúra » signifie qui ne manque pas. Donc l'existence de l'homme a une cause, celle des objets en a également. Ce qui est dans le monde visible a une cause dans le monde intelligible dans la mesure où c'est le Bien qui est cause de beauté, dispensateur de vérité et d'intelligence...

9. Umugáni ugana akarího. (921 PS)

/Un proverbe narre toujours ce qui existe/

« Toute allusion se rapporte à une réalité qu'on cherche à faire découvrir ».

« Ugana » vient du verbe « kugana » qui signifie « brasser, narrer. « Ugana » signifie dans le contxte actuel « dit ».

« Akarího » /a-ka-rí-ho/ : le – ka – désigne "akantu": une petite chose. –ho – désigne « ahantu » : un lieu, un endroit.

« Ugana akariho » signifie qu'il dit ce qui existe quelque part, dans un endroit bien précis. C'est réel. Quand le proverbe est dit c'est pour faire découvrir la réalité.

Pour connaître la nature du bien, il faut se référer au soleil qui est son rejeton. Par allusion au soleil, on peut comprendre ce qu'est le bien, cette réalité qui existe dans un endroit invisible à l'œil nu mais visible à l'âme.

10. Uwufíse sé ntáyobérwa umugáni wa sěkuru. (914 PS)

/Qui a encore son père n'ignore pas le proverbe de son grand-père/

« La force de la tradition c'est la sagesse des anciens. »

« Uwufíse » vient du verbe « « kugira » qui signifie avoir, posséder. « Uwufíse » signifie celui qui a.

« Ntayobérwa » vient du verbe « kuyoba » qui signifie se tromper, transgresser, passer outre. « Kuyobera » : être ignoré de, resté secret, mystérieux ou caché à quelqu'un, ne pas connaître, ignorer, ne pas savoir. Donc, « kuyoberwa umugani wa sěkuru »veut dire ne pas connaître, ignorer le proverbe de son grand-père. Le « mugani » est transmis de bouche à l'oreille d'une génération à une autre. Ce qui a été dit par le grand – père est connu par le petit – fils par transitivité de son père. Celui-ci joue le rôle d'un canal.

Comme l'âme a contemplé les idées, elle peut à son tour nous faire connaître la réalité. Cette ne peut pas rester cachée ou ignorée.

11. Uburyo bw' ibiti bumenya inkŏto. (884 PS)

/Les astuces des arbres sont connues par les singes/

« Dans les matières dangereuses, on consulte les experts ».

« Bumenya » vient du verbe « kumenya » : connaître, savoir. « Bumenya » signifie : est/son connue(s).

« Bumenya inkōto » signifie : est connu(e) par les singes. Les singes habitent dans les arbres. Ils connaissent les dangers qu'ils courent. Les étrangers peuvent s'y perdre. Pour savoir ce qui est du Bien, nous recourons à l'âme qui aurait contemplé les idées et qui peut, sans problèmes interpréter le monde intelligible.

12. Umugizi w'înêza imurēnza impĭnga (2186 PS) v (2180 PS)

/Celui qui fait du bien le transporte au-delà des montagnes/

« Umugizi » vient du verbe « kugira » qui signifie faire. « Umugizi » est un nom. C'est celui qui fait. « Imurēnza » vient des verbes « kurênga » : dépasser, excéder et « kurênza » : faire dépasser, transporter au-delà, « Imurēnza impĭnga » signifie le fait de transporter très loin. Le bienfaiteur est connu même là où il n'a pas encore fouillé son pied, ce qu'il a fait parle de lui. Il devient son moyen de déplacement.

Ceci se retrouve chez Platon dans la mesure où nous captons le Bien comme cause de l'intelligibilité et de la science. C'est l'idée du Bien qui donne la puissance de connaitre aux sujets connaissant e la vérité aux objets connaissables. Donc, l'âme en possession de la vérité est capable de la partager avec les autres. Ce n'est pas le Bien en soi qui rend son témoignage.

13. Umubănga uvyāra akabănga (4164 PS)

/ L'arbre umubănga engendre un petit mubănga/

« Tel père, tel fils. »

« Uvyāra » vient du verbe « kuvyâra » : engendrer, donner naissance à. Un homme donne naissance à un homme, une vache donne naissance à une vache, etc. On reconnait l'arbre par ses fruits. D'une source d'intelligence, on n'y puise que de l'intelligence ; d'une source de lumière on n'y puise que de la lumière. Il en est de même la connaissance de la vérité ne peut se confondre à son ignorance. Donc cette vérité est connue parce qu'il y a sa source d'où elle vient qu'est le Bien.

14. Ŭgusūmba arakumanurira (3341 PS)

/Qui est plus grand t'aide à faire descendre ce qui se trouve là où tu n'arrives pas./

« L'expérience fait la science. »

« Ŭgusūmba » vient du verbe « gusûmba » dépasser par la taille, par l'âge/être plus grand/

« Ŭgusūmba » est donc celui qui est plus grand que toi.

« Arakumanurira » vient des verbes « kumana » suspendu, penché et « kumarura », faire descendre pour. « Arakumanurira » signifie qu'il fait descendre pour toi (la chose suspendue)

Celui qui est plus intelligent a toujours à dire aux moins intelligents. Seul celui qui connaît la vérité peut la partager aux autres.

Alors, au Bien nous connaissons le souverain de l'intelligible, le dispensateur de la vérité et d'intelligence, cause universelle de toute beauté, générateur de la lumière et du souverain de la lumière : il est l'Idée suprême.

Ainsi donc, nous avons cette déclaration :

« C'est le soleil que je dis être le rejeton du Bien, rejeton que le bien a justement engendré dans une relation semblable à la sienne propre : exactement ce qu'il est lui-même dans le lieu

intelligible, par rapport à l'intelligence comme aux intelligibles, c'est cela qu'est le soleil dans le lieu visible, par rapport à la vue comme par rapport aux visibles »[45]

Conclusion

Dans la théorie de la connaissance, Platon parle de la connaissance de la vérité. En opposant deux mondes, le monde sensible et le monde intelligible, il montre que la connaissance ne peut être saisie que dans le monde intelligible car ce qui est du monde sensible n'est que l'image de ce monde intelligible. Platon développe cette théorie en passant par le mythe de la caverne et en utilisant comme méthode la dialectique. Comment alors les proverbes kirundi peuvent-ils représenter cet état de fait ?

De son côté, le proverbe n'est qu'un instrument entre les mains de celui qui l'utilise et qui cherche la vérité[46].

Quand le Murundi veut faire connaître sans toutefois blesser, il recourt souvent au proverbe. Le proverbe donne à penser, à réfléchir : c'est l'acte de l'âme (umusháha, umutíma) car l'individu rentre en lui-même pour connaître cette vérité qu'on cherche.

De ce fait, si la vérité qui se trouve dans le proverbe n'est élucidée que par l'âme, et si la connaissance de la vérité chez Platon ne peut se faire à l'absence de l'âme, alors les proverbes kirundi, comme le mythe de la caverne, peuvent illustrer la connaissance à la manière de Platon.

Eu égard à ce que nous venons d'analyser, nous pouvons affirmer que les proverbes kirundi s'associent aux différents degrés de connaissance de chez Platon.

[45] Platon, *La République*, Livre VI [508b12-c4]
[46] CAUVIN(J), *Symbolisme du proverbe*, p.562

CHAPITRE III : UNE THEORIE DE LA CONNAISSANCE A PARTIR DES PROVERBES KIRUNDI OU COMPARAISON AVEC LE MYTHE DE LA CAVERNE

III.1. La connaissance liée aux images : Ignorance

« [a] Socrate: Après quoi, figure-toi, en comparaison avec une situation telle que celle-ci, la condition de notre propre naturel sous le rapport de la culture ou de l'inculture. Représente-toi donc des hommes qui vivent dans une sorte de demeure souterraine en forme de caverne, possédant, tout le long de la caverne, une entrée qui s'ouvre largement du côté du jour; à l'intérieur de cette demeure ils sont, depuis leur enfance, enchaînés par les jambes et par le cou, en sorte qu'ils restent à la même place, [b] ne voient que ce qui est en avant d'eux, incapables d'autre part, en raison de la chaîne qui tient leur tête, de tourner celle-ci circulairement. Quant à la lumière, elle leur vient d'un feu qui brûle en arrière d'eux, vers le haut et loin. Or, entre ce feu et les prisonniers, imagine la montée d'une route, en travers de laquelle il faut te représenter qu'on a élevé un petit mur qui la barre, pareil à la cloison que les montreurs de marionnettes placent devant les hommes qui manœuvrent celles-ci et au-dessus de laquelle ils présentent ces marionnettes aux regards du public.

Glaucon: Je vois!

Socrate: Alors, le long de ce petit mur, vois des hommes qui portent, [c] dépassant le mur, toutes sortes d'objets fabriqués, des statues, [515a] ou encore des animaux en pierre, en bois, façonnés en toute sorte de matière; de ceux qui le longent en les portant, il y en a, vraisemblablement, qui parlent, il y en a qui se taisent.

Glaucon: Tu fais là une étrange description et tes prisonniers sont étranges!

Socrate: C'est à nous qu'ils sont pareils! Peux-tu croire en effet que des hommes dans leur situation, d'abord, aient eu d'eux-mêmes et les uns des autres aucune vision, hormis celle des ombres que le feu fait se projeter sur la paroi de la caverne qui leur fait face?

Glaucon: Comment en effet l'auraient-ils eue, dit-il, si du moins ils ont été condamnés pour la vie à avoir la tête immobile?

Socrate: [b] Et, à l'égard des objets portés le long du mur, leur cas n'est-il pas identique?

Glaucon: Évidemment!

Socrate: Et maintenant, s'ils étaient à même de converser entre eux, ne croiras-tu pas qu'en nommant ce qu'ils voient ils penseraient nommer les réalités mêmes?

Glaucon: Forcément.

Socrate: Et si, en outre, il y avait dans la prison un écho provenant de la paroi qui leur fait face? Quand parlerait un de ceux qui passent le long du petit mur, croiras-tu que ces paroles, ils pourront les juger émanant d'ailleurs que de l'ombre qui passe le long de la paroi?

Glaucon: Par Zeus! ce n'est pas moi qui le croirai!

Socrate: Dès lors, [c] les hommes dont telle est la condition ne tiendraient, pour être le vrai, absolument rien d'autre que les ombres projetées par les objets fabriqués.

Glaucon: C'est tout à fait forcé! »[47]

Les proverbes illustrant cette connaissance

1. Icó utāzí murīcarana. (1130 PS)

/ Ce que tu ne connais pas s'assied en ta compagnie/

« Tu ignores la présence de ton ennemi ».

2. Ingūmba itāzi ikibi irigata inshênyo. (1135 PS)

/La vache stérile qui ne connaît pas le mal lèche la hache./

« L'ignorance fait faire des bêtises. »

3. Intámenya y'úmugabo irumāngana ingūmba. (1140 PS)

/Un homme qui ne sait pas mange seule la pâte alors qu'il a des vaches stériles./

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

[47] Platon, *La République*, Livre VII [514_a-515_c]

4. Intámenya y'úrunyegeri yītēkera mu mashûrwe. (1140 PS)

/Une fourmi ignorante s'emballe dans les fleurs/

« L'ignorance fait faire des bêtises ».

5. Intîmenya niyó ntîgaya (1061 PS)

/ Celui qui ne se connaît pas, ne se méprise pas (ne se dédaigne/mésestime pas)/.

6. Ŭtazi agakúra abāga umutavu. (3642 SK)

/Qui ne connaît pas ce qui grandit abat un petit veau/

« L'ignorant ne pense pas à l'avenir »

7. Ŭtāzi ubwênge ashīma ubwîwé. (3655 SK)

/Celui qui n'est pas intelligent admire sa propre intelligence/

« Ce sont les tonneaux vide qui font beaucoup plus de bruit ».

8. Ŭtāzi ukúri yāzāmbira ŭmurya. (1132 PS)

/Qui ignore la vérité supplie celui qui le mange/.

« L'ignorant recours naïvement à son ennemi ».

9. Umupfú ntiyīnûkira. (1074 PS)

/Un cadavre ne sent pas la mauvaise odeur qu'il exhale/.

« Sans conscience, sans critique ».

10. Ŭtāzi nyakătsi agasohokako. (1143 PS)

/Qui ne connaît pas l'herbe médicinale y défèque dessus/.

« L'ignorant méprise ce qui est son salut ».

III.2. La connaissance liée aux objets sensibles : La croyance

« Socrate: Envisage donc ce que serait le fait, pour eux, d'être délivrés de leurs chaînes, d'être guéris de leur déraison, au cas où en vertu de leur nature ces choses leur arriveraient de la façon que voici. Quand l'un de ces hommes aura été délivré et forcé soudainement à se lever, à tourner le cou, à marcher, à regarder du côté de la lumière; quand, en faisant tout cela, il souffrira; quand, en raison de ses éblouissements, il sera impuissant à regarder lesdits objets, [d] dont autrefois il voyait les ombres, quel serait, selon toi, son langage si on lui disait que, tandis qu'autrefois c'étaient des billevesées qu'il voyait, c'est maintenant, dans une bien plus grande proximité du réel et tourné vers de plus réelles réalités, qu'il aura dans le regard une plus grande rectitude? et, non moins naturellement, si, en lui désignant chacun des objets qui passent le long de la crête du mur, on le forçait de répondre aux questions qu'on lui poserait sur ce qu'est chacun d'eux? Ne penses-tu pas qu'il serait embarrassé? qu'il estimerait les choses qu'il voyait autrefois plus vraies que celles qu'on lui désigne maintenant?

Glaucon: Hé oui! beaucoup plus vraies!

Socrate: Mais, dis-moi, si on le forçait en outre à porter ses regards du côté de la lumière elle-même, [e] ne penses-tu pas qu'il souffrirait des yeux, que, tournant le dos, il fuirait vers ces autres choses qu'il est capable de regarder? qu'il leur attribuerait une réalité plus certaine qu'à celles qu'on lui désigne?

Glaucon: Exact!

Socrate: Or, repris-je, suppose qu'on le tire par force de là où il est, tout au long de la rocailleuse montée, de son escarpement, et qu'on ne le lâche pas avant de l'avoir tiré dehors, à la lumière du soleil, est-ce qu'à ton avis il ne s'affligerait pas, est-ce qu'il ne s'irriterait pas d'être tiré de la sorte? et est-ce que, une fois venu au jour, [516a] les yeux tout remplis de son éclat, il ne serait pas incapable de voir même un seul de ces objets qu'à présent nous disons véritables?

Glaucon: Il en serait, incapable, au moins sur-le-champ!

Socrate: Il aurait donc, je crois, besoin d'accoutumance pour arriver à voir les choses d'en haut. Ce sont leurs ombres que d'abord il regarderait le plus aisément, et, après, sur la surface

des eaux le simulacre des hommes aussi bien que des autres êtres; plus tard, ce serait ces êtres eux-mêmes. À partir de ces expériences, il pourrait, pendant la nuit, contempler les corps célestes et le ciel lui-même, fixer du regard la lumière des astres, celle de la lune, [b] plus aisément qu'il ne le ferait, de jour, pour le soleil comme pour la lumière de celui-ci.

Glaucon: Comment n'en serait-il pas ainsi?

Socrate: Finalement, ce serait, je pense, le soleil qu'il serait capable dès lors de regarder, non pas réfléchi sur la surface de l'eau, pas davantage l'apparence du soleil en une place où il n'est pas, mais le soleil lui-même dans le lieu qui est le sien; bref, de le contempler tel qu'il est.

Glaucon: Nécessairement!

Socrate: Après quoi, il ferait désormais à son sujet ce raisonnement que, lui qui produit les saisons et les années, lui qui a le gouvernement de toutes les choses qui existent dans le lieu visible, il est aussi la cause, [c] en quelque manière, de tout ce que, eux, ils voyaient là-bas.

Glaucon: Manifestement, c'est là qu'après cela il en viendrait. »[48]

Pour arriver à voir les objets sensibles, le prisonnier doit d'abord être libéré. Et pour s'accoutumer, il doit être patient et persévérant. D'où nous avons les proverbes suivants :

a. La libération

1. Umumezo mushá utēra amabávu. (866 PS)

/Un nouveau manche provoque toujours des ampoules /

« L'adaptation ne se fait pas sans frictions. »

2. Ntā mwâna akurá atárezwé. (930 PS)

« Nul enfant ne mûrit sans être éduqué »

3. Uwudákubita umwâna ntâba amukūnda. (941 PS)

[48] Platon, *La République*, Livre VII'[515c4-516c3]

/ Si quelqu'un ne frappe pas son enfant, c'est que réellement il ne l'aime pas/

4. Umwâna yankwá níwe akurá. (947 PS)

/C'est l'enfant détesté qui devient adulte (mature)/

« La sévérité des parents vise le bien des enfants »

5. Indyá mbi zigushikiriza inzîza. (950 PS)

/ Des aliments amers te permettront d'atteindre ceux qui sont savoureux/

6. Umwâna w'umutwá akomezwa n'íbŭmba. (951 PS)

/ L'enfant du pygmée est fortifié par l'argile/

b. La patience/ persévérance

1. Ûsaba ntíyihûta. (3429 PS)

/Le quémandeur ne se presse pas/

« Les grands se font toujours prier ».

2. Uwĭhūse asiga icó yari kurōnka. (3430 PS)

/Qui est trop pressé laissera derrière lui ce qu'il allait recevoir/

3. Ivy'í bwămi birya uwurâmvye. (3438 PS)

/Seul qui a vécu longtemps mangera les biens de la résidence royale/

4. Inyóngera ishikīra umugabo. (3446 PS)

/Seul le gaillard obtient un supplément/.

5. Utw'í buníni turya uwusûmburutswe. (3441 PS)

/ Les délices (chez les riches) ne sont mangées que par celui qu'on a fait accroupir/

« Seul l'homme tenace parvient à obtenir davantage ».

c. La croyance

1. Akadáhishwa n'inda n'umuriro. (998 PS)

/Ce qui ne se cache pas c'est la grossesse et le feu/

« La vérité comme l'huile vient au-dessus ».

2. Akarí ahabóna kabonwa na böse (992 PS)

/Ce qui est dans un endroit éclairé est nécessairement vu par tout le monde/.

3. Akŭzuye ntíkamuríkwa (995 PS)

« Ce qui est plein à ras bord n'est pas besoin d'être éclairé. »

4. Inkúru mbárirano irutwa n'îyo wīyúmviye (1191 PS)

/Une nouvelle rapportée est moins valable que celle que tu as entendue de te propres oreilles/.

« Ce que tu as toi-même entendu vaut mieux que des rumeurs ».

5. Ntā wumúrika izûba ryâka. (994 PS)

/On n'éclaire pas lorsque luit le soleil/.

6. Ntā wubáza amênyo y'ínkoko abóna umunwa wâyo. (998 PS)

/On ne demande pas les dents d'une poule quand on voit sa bouche/

« Nul ne s'inquiète des dents d'une poule lorsqu'il voit son bec »

7. Ukurí kuruta ukugereranya (2653 SK)

/La vérité vaut mieux que la comparaison/

« Un proverbe n'est pas qu'une simple comparaison »

8. Agahama ntigakūrá agahamíre (34 SK)

/L'ocre rouge n'enlève pas les défauts/

« Tout ce qui brille n'est pas de l'or »

9. Akarānga ntíkaba mw.īkebano. (218 SK)

/La beauté ne réside pas/ n'est pas dans le beurrier/

« Les artifices ne donnent pas la beauté »

10. Umugabo si urucúmu. (1077 PS)

/L'homme n'est pas une grande lance/

« L'habit ne fait pas le moine »

III.3. La connaissance liée aux mathématiques : La pensée discursive

« Socrate: Eh bien! Recommençons! [c] Après les explications que voici, tu comprendras en effet plus aisément. Ceux qui travaillent sur la géométrie, sur les calculs, sur tout ce qui est de cet ordre (tu dois, je pense, le savoir), une fois qu'ils ont posé par hypothèse l'existence de l'impair et du pair, celle des figures, celle de trois espèces d'angles, celle d'autres choses encore de même famille selon chaque discipline, procèdent à l'égard de ces notions comme à l'égard de choses qu'ils savent; les maniant pour leur usage comme des hypothèses, ils n'estiment plus avoir à en rendre nullement raison, ni à eux-mêmes, ni à autrui, comme si elles étaient claires pour tout le monde; puis, les prenant pour point de départ, [d] parcourant dès lors le reste du chemin, ils finissent par atteindre, en restant d'accord avec eux-mêmes, la proposition à l'examen de laquelle ils ont bien pu s'attaquer en partant.

Glaucon: Hé! oui, absolument! voilà bien une chose que je n'ignore pas!

Socrate: Aussi bien dois-tu savoir encore qu'ils font en outre usage de figures visibles et que, sur ces figures, ils construisent des raisonnements, sans avoir dans l'esprit ces figures elles-mêmes, mais les figures parfaites dont celles-ci sont des images, raisonnant en vue du carré en lui-même,

de sa diagonale en elle-même, mais non en vue de la diagonale qu'ils tracent; et de même pour les autres figures. [e] Celles qu'ils façonnent et peignent, objets qui produisent des ombres ou qui se réfléchissent à la surface de l'eau, à leur tour elles sont traitées par eux comme des copies quand ils cherchent à voir les figures absolues, objets dont la vision ne doit être possible pour personne [511a] autrement que par le moyen de la pensée.

Glaucon: C'est vrai ce que tu dis là.

Socrate: Ainsi donc, tandis que je disais intelligible cette façon de penser, d'un autre côté je disais que, pour y conduire sa recherche, l'âme est contrainte de recourir aux hypothèses, de ne point aller vers le principe, en tant qu'elle est impuissante à dépasser le niveau des hypothèses, et traitant en copies ces objets, qui sont à leur tour copiés par ce qui vient au-dessous d'eux, les objets dont je parle ayant par rapport auxdites imitations, obtenu dans notre sectionnement le renom de réalités évidentes.

Glaucon: Je le comprends: tu veux parler de ce qui relève [b] de la géométrie et, aussi bien, des disciplines qui sont de la même famille que celle-ci. »[49]

Les proverbes

1. a) Amasângiravûka (-bêre) siyó masângiratûnga. (352 SK)

/ Parmi frères et sœurs, il y a intelligents et peu doués, pauvres et riches/

« Communauté de naissance ne signifie pas égalité de richesses, de qualités »

b) Amasângiravûka (-vâta) siyó masângiramútima. (352 SK)

« Ce n'est pas parce qu'on est enfant du même père qu'on a le même caractère. »

2. Bibwīrwa bĕnshi bukūmva bĕne vyo. (437 SK)

/On s'adresse à beaucoup de gens, mais ne comprennent que ceux qui sont visés/

« Chacun pour soi et Dieu pour tous. »

[49] Platon, *La République*, Livre VI [510c-511b]

3. Bihābwa mbărwa ntibihāwa ntúnu. (439 SK)

/On donne à la vache à abattre, on ne donne pas à son berger/.

4. Nyene amâso yērekwa bimwe ibĭndi aravyîbónera. (1202 PS)

/Qui a des yeux, on lui montre certaines choses, le reste néanmoins, il les regarde lui-même/

5. Abĕnshi bagēndana intŭntu bâbuze böse. (27 SK)

/Beaucoup marche avec du chagrin alors qu'ils ont tous perdu (Les membres de la famille)/

6. Mu batūtsi hagwīra inká kuwazirōndeye. (1645 SK)

/Chez les Tūtsi les vaches sont prolifiques seulement chez celui qui les a cherchées/

7. Ukubáza gutēra ukumenya. (868 PS)

/Demander fait connaître/

« Le savoir s'acquiert dans le dialogue »

8. Vyĭnshi bibi birutwa na bíke vyīza. (3707 PS)

/Peu mais bon vaut mieux que beaucoup mais mauvais./

« La qualité vaut mieux que la quantité ».

III.4. La connaissance liée aux idées : La pensée dialectique

« Socrate: Eh bien! Comprends-moi encore quand je parle de l'autre section de l'intelligible, celle qu'atteint le raisonnement tout seul, par la vertu du dialogue, sans employer les hypothèses comme si elles étaient des principes, mais comme ce qu'elles sont en effet, savoir des points d'appui pour s'élancer en avant; afin que, en allant dans la direction du principe universel jusqu'à ce qui est anhypothétique, le raisonnement, une fois ce principe atteint par lui, s'attachant à suivre tout ce qui suit de ce principe suprême, descende ainsi inversement vers une terminaison, sans recourir à rien absolument qui soit sensible, [c] mais aux natures essentielles

toutes seules, en passant par elles pour aller vers elles, et c'est sur des natures essentielles qu'il vient terminer sa démarche.

Glaucon: Je comprends (à la vérité pas complètement, car c'est à mon avis d'un grand ouvrage que tu parles!), que ton intention certaine est de préciser qu'il y a plus de certitude dans cette sorte de réalité, d'intelligibilité, dont la contemplation par l'esprit est l'effet de la connaissance d'un art de dialoguer; plus que dans cette autre sorte, relevant de ce qui, sous le nom de sciences, prend ses principes dans les hypothèses, et où, chez celui qui contemple, la contemplation par l'esprit est bien l'œuvre d'une discursion forcément relative à des objets pris en eux-mêmes et sans recours aux sensations, [d] mais où l'examen, faute pour eux, qui partent au contraire des hypothèses, de remonter au principe, les laisse à ton avis incapables d'avoir l'intelligence de ces objets, bien que ceux-ci, accompagnés de leur principe, soient intelligibles. Ce nom de discursion, tu le donnes, je crois, à la manière de penser propre aux géomètres et à leurs pareils, au lieu de l'appeler intellection, dans l'idée que la discursion est quelque chose d'intermédiaire entre l'opinion et la pure intellection. »[50]

Les proverbes

1. a. Akári hējuru ukabaza inkuba (881 PS)

/Ce qui est en haut, tu le demandes à la foudre/

« On ne se renseigne valablement qu'auprès des experts ».

b. Akári ikuzímu ukabaza ifuku. (882 PS)

/Ce qui est dans le sous-sol, tu le demandes à la taupe/

« On ne se renseigne valablement qu'auprès des experts ».

2. I bŭnyokorome uhashikaṅwa na nyoko. Voir (590 SK)

/Chez ton oncle maternel, tu y arrives grâce à ta mère/

« Les fins justifient les moyens ».

[50] Platon, *La République*, Livre VI [511b3-511d]

3. Ijoro rimenya uwarírāyeko. (888 PS) V (886 PS)

/Seul celui qui a passé une nuit blanche la connaît réellement/

« L'expérience est le meilleur guide ».

4. Ingurube nkúru ishibuza umutégo umunwa. (991 PS)

/Le plus âgé des porcs enlève le piège par son groin/

« L'expérience des anciens déjoue aisément la malice d'autrui »

5. Inkúru y'i bwămi ivuga uwuyîzi. (879 PS) V (880 PS).

/La nouvelle de la cour royale est racontée par celui qui la connaît/

« Ne parlent que ceux qui ont l'expérience »

6. Imâna igúha igukūra kugashatsi ikagushira ku gahūndo. (819 SK)

/Le Dieu qui va te donner t'enlève sur une souche et te met sur un épi de maïs/sorgho/

« Un bon ami t'apprend à pêcher un poisson plutôt qu'à le consommer ».

7. Ijîsho ry'úmugabo rihakuza buníni (742 SK)

/L'œil de l'homme fait lever une grosse pâte/

« L'œil du maître engraisse le cheval »

8. Ntā kabúra imvo. (1023 PS)

/Nulle chose qui n'aie de cause/

« Toute chose a sa raison d'être »

9. Umugáni ugana akarího. (921 PS)

/Un proverbe narre toujours ce qui existe/

« Toute allusion se rapporte à une réalité qu'on cherche à faire découvrir ».

10. Uwufíse sé ntáyobérwa umugáni wa sěkuru. (914 PS)

/Qui a encore son père n'ignore le proverbe de son gran-père/

« La force de la tradition c'est la sagesse des anciens. »

11. Uburyo bw' íbiti bumenya inkŏto. (884 PS)

/Les astuces des arbres sont connues par les singes/

« Dans les matières dangereuses, on consulte les experts ».

12. Umugizi w'înêza imurēnza impĭnga (2186 PS) v (2180 PS)

/Celui qui fait du bien le transporte au-delà des montagnes/

13. Umubănga uvyāra akabănga (4164 PS)

/ L'arbre umubănga engendtre un petit mubănga/

« Tel père, tel fils. »

14. Ŭgusūmba arakumanurira (3341 PS)

/Qui est plus grand t'aide à faire descendre ce qui se trouve là où tu n'arrives pas./

« L'expérience fait la science. »

Conclusion

Le mythe nous montre le passage de la caverne à la lumière du jour. Ce passage demande une accoutumance des sens, la vue en particulier qui, peu à peu, voit les choses sous un jour plus essentiel.

Dans ce chapitre, nous avons voulu faire une comparaison entre le mythe de la caverne avec les proverbes kirundi. Nous nous sommes servis des extraits du Livre de Platon La République[51] qui, à chaque degré de connaissance étaient accompagnés par des proverbes kirundi qui les illustrent.

En effet, au premier point, lès prisonniers sont fascinés par ce qu'ils perçoivent spontanément. Au fait, les hommes enchaînés ne considéraient comme la vérité absolue, rien d'autre que les ombres des ombres.

Au second, le prisonnier est libéré et voit maintenant les choses dont il ne voyait auparavant que les ombres. Malgré cela, il considère les choses vues avant comme étant plus vraies que celles qu'on lui montre maintenant parce qu'il échange sa vérité contre les douleurs et la confusion. Il lui faut la persévérance et la patience pour pouvoir sortir de la caverne et s'accoutumer à la lumière du soleil. C'est alors qu'à la sortie de la caverne, il retrouve une liberté totale et peut contempler les vrais objets. Mais, malgré cela, Platon n'est pas du tout satisfait de cette connaissance reçue au moyen des sens. Pour lui, connaître n'est pas la connaissance de ce qui est vrai, nous en prenons conscience quand il vient de nous-mêmes. La base de cette connaissance est immanente à l'âme, de sorte que ce que l'homme connaît ainsi, il le développe à partir de lui-même (Connais-toi toi-même). C'est le sens de la réminiscence. C'est ainsi que nous passons au troisième et quatrième point. Donc, il faut se maintenir orienté en permanence vers l'Idée du Bien, source de toute lumière.

[51] Platon, *La République*, Livre VI [510_c- 511_d]

CONCLUSION GENERALE

La conception du monde chez Platon fait référence à deux entités et les pose en opposition l'une par rapport à l'autre. C'est le cas de l'âme et du corps pour lequel l'âme serait tout l'homme et les corps, quelque chose d'ajouté. Pour lui, le corps n'est pas aimable, il est ce qui perturbe et s'oppose à la connaissance de ce qui est source. Source de toutes les illusions, il réduit en esclavage. C'est la part terrestre de l'homme, celle qui entrave notre quête du bien, celle qui est lieu d'affections et de maux.

Cette conception entre âme et corps s'impose comme une véritable logique qui se dissocie selon laquelle l'éternel siège dans un monde positif, et le sensible siège dans un monde négatif.

Ainsi donc, pour Platon, le monde est divisé en deux mondes bien distincts : le monde sensible et le monde intelligible. Le monde intelligible est le monde des idées. Les formes intelligibles n'ont été engendrées par aucun être supérieur, elles sont la cause de leur détermination et sont éternelles. Elles n'ont ni commencement ni fin.

Le monde sensible quant à lui est le monde du devenir, du changement, c'est une copie dégradée des idées. Ainsi, une marguerite fait partie du monde sensible car elle finit par faner. Cependant, la marguerite, en tant que type de fleur, fait partie du monde intelligible. Les mondes sensible et intelligible ne sont pas néanmoins entièrement dissociés.

En effet, les formes intelligibles participent dans le monde sensible. Ainsi, les composantes du monde sensible sont les copies des formes intelligibles. Ceci implique que les objets du monde sensible sont les images reflétées des formes intelligibles. Les formes intelligibles déterminent donc les représentations du monde sensibles.

Mais il y a aussi pour Platon des idées de réalités plus abstraites comme les mathématiques, les figures géométriques et, surtout, l'idée qui est au sommet du monde intelligible et qu'il faut chercher à contempler, l'idée du Beau en soi. Car pour Platon, la condition première de l'humanité c'est l'ignorance qu'il faut absolument abandonner : produit de notre éducation et de nos habitudes, elle nous rend prisonniers des apparences. Connaître, ce sera alors faire l'effort de s'arracher de la fascination des ombres et des images du monde de la caverne, lieu du paraître, de

l'illusion et de l'ignorance pour s'élever par la dialectique vers le savoir afin de saisir quelle la véritable classe des éléments qui constituent le monde et jouir de la contemplation des idées.

Mais une telle théorie ne peut se comprendre que par la conception que Platon se fait de l'âme humaine, car si l'on cherche la vérité, c'est qu'on ne la connaît pas, et si l'on se trouve en face d'elle, comment savoir que c'est la vérité puisqu'on ne sait pas ce qu'elle est ? Puisque ces connaissances ne peuvent venir ni de l'expérience personnelle du monde sensible, ni des autres qui sont prisonniers des apparences de la caverne, comment l'âme peut –elle à elle seule savoir ? Platon reconnaît que notre âme est immortelle et qu'elle aurait contemplé les idées qu'elle a oubliées en faisant une descente dans les corps. Ce qui peut se résumer par le proverbe suivant :

« Inkēnde ikubitirwa mūsi y'ígiti yárīgeze kucûrira »

/Le singe est battu sous un arbre qu'il avait grimpé autrefois/

Ce singe qui est battu sous un arbre, c'est qu'il est descendu. Mais, suite à la vieillesse, il ne peut plus remonter et se laisse traquer. Etant descendue, l'âme, par oubli, est devenue ignorante.

S'appuyant sur sa méthode, la dialectique, dans le mythe de la caverne, Platon va essayer de réveiller le plus possible les souvenir enfouis dans l'âme, à faire cet effort de réminiscence, afin de se réapproprier ce savoir passé du vrai qu'elle a toujours eu en elle mais qu'elle ignore qu'elle possède.

Comme Platon, nous avons également essayé d'illustrer cette théorie de la connaissance à partir des proverbes kirundi. Nous avons vu d'abord que les Barundi, eux-aussi avaient une conception de la connaissance, ce qui nous a facilité même la tâche de faire le corpus.

Dans son ouvrage *Paroles de Sagesse au Burundi*, F.M. RODEGEM a montré que les Burundais s'intéressaient eux aussi à la connaissance. Nous trouvons cela sous le titre « Du Savoir »[52]. Pour arriver à savoir, il faut passer aux étapes suivantes :

- L'acquisition du savoir
- La formation de la jeunesse

[52] RODEGEM F.M, *Paroles de sagesse au Burundi*, Peeters, Leuven, 1983, p. 71

- La connaissance
- La réalité de la connaissance
- Les limites du savoir
- Les suites des erreurs

La comparaison de ces proverbes avec la théorie de la connaissance de Platon s'est faite en les analysant sémantiquement. C'est ainsi que certains d'entre eux ont été retenus pour avoir illustré cette théorie.

Au terme de ce travail, nous pouvons affirmer que le proverbe kirundi illustre la théorie de la connaissance telle qu'elle est présentée chez Platon. Quand un proverbe kirundi est dit, ce n'est pas pour s'amuser, mais il est usité dans la mesure où il cherche la vérité ce qui est réel.

Le mythe de la caverne offre un vaste champ d'étude que ce modeste travail ne peut ouvrir intégralement. D'autres chercheurs peuvent illustrer la politique, la morale et l'être dans les proverbes kirundi et à la manière de Platon. Ils peuvent même apporter un coup de main à la théorie de la connaissance car elle ne peut s'épuiser dans ce travail.
En fin de compte, nous souhaitons que les sciences humaines s'intéressent à l'étude de la philosophie platonicienne et surtout à la théorie de la connaissance. Elles contribueront ainsi à la recherche de la connaissance de la vérité à travers le patrimoine traditionnel burundais, ce qui peut être considéré comme une urgence à la société traditionnelle.

BIBLIOGRAPHIE

I. Dictionnaires

1. DE SAMIE (T.), *Dictionnaire Kirundi-Français des Constituants Nominaux*, Harmattan. 2003
2. *Dictionnaire universel des littératures*, PUF. 1994, vol3.
3. FOULQUIE (P.), *Dictionnaire de la Langue philosophique*, PUF. Paris, 1992.
4. LALANDE (A.), *Vocabulaire Technique et Critique de la philosophie*, P.U.F, Paris, 1976.
5. RODEGEM (F.M), *Anthologie Rundi,* Classiques africains, Colin, Paris, 1973
6. RODEGEM (F.M.), *Dictionnaire Rundi-Français*, Annales du Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, 1935

II. Ouvrages

1. AGBLEMAGNON (F.N), *Sociologie des sociétés orales d'Afrique noire*. Les Eves du Sud-Togo. Mouton. Co, Paris 1969
2. CAUVIN(J), *Comprendre la parole traditionnelle*. Les Classiques Africains. Editions Saint-Paul, 1980
3. CREPEAU (P.) et BIZIMANA (S.), *Proverbes du Rwanda*, Tervuren, Belgique, 1979.
4. HOUIS (M.), *Anthropologie linguistique des sociétés d'Afrique noire*, Paris, PUF. 1971. p 56
5. MIRCEA (E.), *Aspects des mythes*, Librairie Gallimard « Idée ». Paris. 1963
6. NTAHOKAJA (J.B.), *Plaidoyer pour l'Afrique*. U.B, 1993.
7. PLATON, *La République*. Traduit par Léon Robin. Edition les Echos du Maquis. 2011
8. RODEGEM (F.M), *Sagesse kirundi (Proverbes, dictons, locutions)*, Annales du Musée Royale du Congo Belge, Tervuren, 1961.

9. RODEGEM (F.M.), *Paroles de Sagesse au Burundi*, Peeters, Leuven, 1983.

10. ZUURE (B), *L'âme du Murundi*. Paris, Beauchesne, 1932

III. Mémoires et thèses

1. HABIYAMBERE (N), ***La persistance de la religion traditionnelle face au Christianisme***. Bujumbura, UB, 2005

2. HABONIMANA (R). ***Le thème de la paix à travers le discours parémiologique burundais : Approche sémantico-interprétative***. Bujumbura, UB, 2006

3. HAKIZIMANA (L), ***A semantic analysis of some kirundi proverbs related laziness***, Bujumbura, UB, 2005

4. MAKARAKIZA (A.), ***La dialectique des Barundi***, Bruxelles, 1957.

5. MANIRAKIZA (Z.), Guerre et paix dans le Burundi traditionnel : Une étude anthropologique et sémiotique de la poésie guerrière. Bujumbura. UB, 1991

6. MBONINYIBUTSE (S), ***La conception de la parole à travers quelques proverbes du kirundi***. Bujumbura, UB, 2005

7. NDAYIKENGURUKIYE (S), ***Une approche des dimensions et des limites du concept d'umuryango à travers les proverbes kirundi***, Bujumbura, U.B., 1989

8. NDAYIKEZA (Y), ***Quelques idées génératrices du développement à travers les proverbes kirundi***, Bujumbura, U.B, 2001

9. NDIKURYAYO (J.B.), ***Proverbes et Contre-proverbes, une illustration du mécanisme du genre parémiologique***, Bujumbura, UB, 1989

10. NIYONZIMA (D), ***Une approche du voisinage au Burundi d'après une enquête menée sur le proverbe en commune Bururi.*** Bujumbura, UB. 2007

11. NTAHOMVUKIYE (H), ***Analyse philosophique du terme umutima dans les proverbes kirundi***, LLN 1981.

12. NTAHOMVUKIYE (H.), ***La fonction des proverbes dans la communication de la pensée au Burundi,*** U.C.L., 1981

13. SAGATWA (J.P.), ***Essai d'interprétation stylistico-sémantique de quelques proverbes kirundi***. Bujumbura, UB, 1987

14. SINDAYIKENGERA(S), ***Une approche des dimensions et des limites du concept d'umuryango à partir des proverbes kirundi,*** Bujumbura, UB, 1989

15. WAKANA (G), ***Logique de notions de la Science de Platon à la philosophie anglo-saxonne***. Bujumbura, U.B., 2009

IV. Articles et revues

1. COLLE (P), ***Emploi des proverbes chez les Bashi,*** in Grands Lacs N°9, Namur, 1939-1940

2. Icegeranyo c'înâma ishimíkīsha inyígīsho y'íkirŭndi mu mashŭre y'isūmbuye. Ministère de l'Education National. Bureau d'Etudes des Programmes de l'Enseignement Secondaire, Bujumbura 21-24 décembre 1981.